

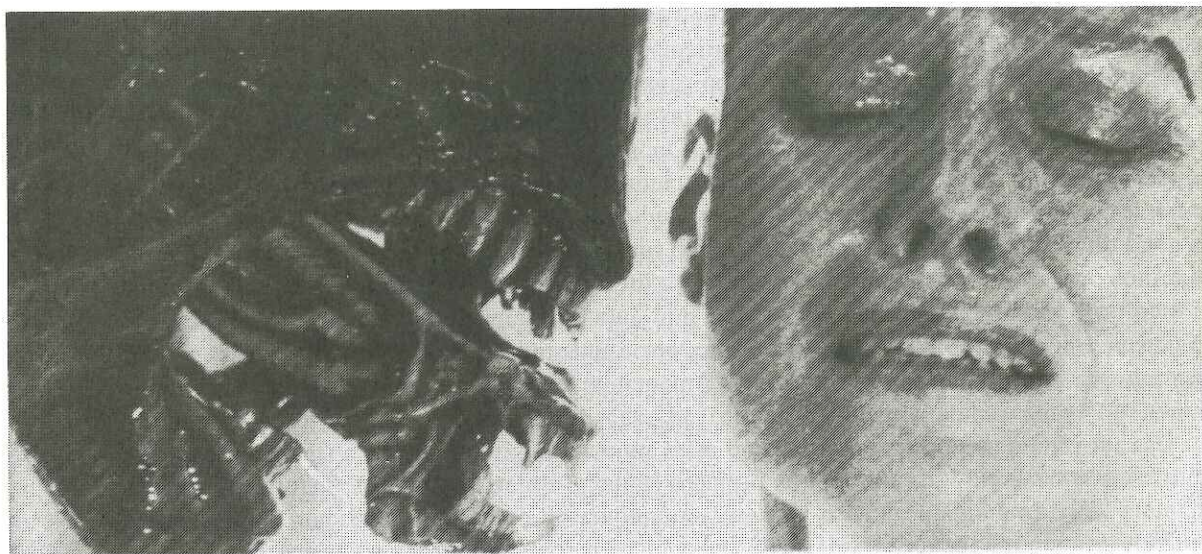
Edito

J'ai pour habitude de construire mes éditos en rapprochant des faits d'actualité et des éléments SF bien connus. Il en va autrement pour ce *D'Ailleurs* huitième du nom, du fait de la brièveté des délais de rédaction depuis la parution du dernier numéro. Et puis, SON retour éclipse un peu le reste de l'actualité. Ou aurait pu.

L'hôte le plus célèbre de la Maison d'Ailleurs après Roger Gailard hante à nouveau nos écrans et nos cauchemars, puisque *Alien 3* s'est introduit dans des salles qui, du coup, en deviennent plus obscures encore. Occasion de brèves (voir plus haut) considérations rétrospectives sur le triptyque.

1979, que dis-je, 2000 et des poussières cosmiques, l'équipage du *Nostromo* fait une mauvaise rencontre, et des millions de spectateurs ont le souffle coupé. Il est vrai que la réussite est totale, sans doute parce qu'elle repose en grande partie sur le travail de deux hommes, Ridley Scott et Hans-Rudi Giger, qui, outre le talent, ont en commun cette petite chose appelée *rigueur*. Quand Scott veut un vaisseau spatial-raffinerie, on ne lui refille pas un cocon de plastique sans rouille, sans tache et sans substance. Ce qui fascine, chez lui, c'est sa faculté de prendre un scénario, de le compresser apparemment en deux ou trois phrases, puis de lui rendre une formidable ampleur par le seul biais, ou presque, de sa capacité à créer des images - pas comme le ferait n'importe

quel clipeux, mais avec une réelle inspiration (je rêve parfois qu'il réalise *Nova* d'après le roman de Delany...). La lecture du superbe numéro spécial que *Métal Hurlant* a consacré au tournage est édifiante. Que ce soit en matière de scénario ou de réalisation, aucune concession n'a été faite à la facilité, aucun compromis n'a été recherché, qui aurait pu affaiblir le réalisme. Les lance-flammes sont opérationnels, les moniteurs de télévision fonctionnent - même ceux qu'on ne voit qu'éteints -, l'équipement médical est authentique. Rigueur. Plus vrai que tout le reste, sera le huitième passager. Abominable et beau, hostile et pur, il est surtout parfaitement *autre*.



L'oeuvre d'un artiste bouillonnant de somptueux cauchemars, rayonnant d'une esthétique noire et vénéuse, et pas plus disposé que Mister Scott à négliger les détails. La créature de Giger nous était très peu montrée, constamment suggérée : elle en devenait cent fois plus présente. Place à la peur.

James Cameron, à l'inverse, ne sera jamais rigoureux. Soyons justes : *Aliens*, qui débute alors que dame Ripley émerge d'un somme de cinquante-trois ans, est une divine surprise : fabuleux décors, personnages crédibles, action d'enfer, scénario solide, qui culmine avec la révélation géniale de la partie jusque-là mystérieuse du cycle de reproduction de l'ennemi, tout ceci est brillant. Mais Cameron ne peut s'empêcher de retomber ponctuellement dans son travers habituel, la complaisance, et donc inévitablement l'incohérence. On sait depuis le premier film que le sang de la créature est un puissant acide, ce qui constitue un redoutable mécanisme de défense, mais la fait aussi considérer comme plus hostile, plus étrangère encore. C'est bien ce que Cameron nous montre - quand ça l'arrange, soit peut-être une fois sur deux. Une goutte de sang d'alien dévore l'acier comme la chair, puis quelques bons litres n'entament pas un pneu, et ainsi de suite (il a fait bien pire dans *Terminator 2*). Et puis, précipitez-vous sur vos cassettes, revoyez la fin du film, et faites-moi savoir comment la navette de nos héros, en quittant la station ravagée par les explosions, a pu emmener à leur insu la mère alien légitimement contrariée par l'anéantissement de sa couvée. Si j'insiste tant sur les concepts de rigueur et de cohérence, c'est que la SF, parce qu'elle s'exprime dans le cadre de potentialités thématiques théoriquement sans limites, parce qu'elle est un champ spéculatif non clos, se doit d'être particulièrement rigoureuse et cohérente. J'adore *Aliens*, mais ces dérogations à la logique sont irritantes. Comme l'est, il faut bien le dire, le réveil soudain de l'instinct maternel de Ripley...

De ce côté-là, *Alien 3* commence plutôt bien, puisque la petite Newt, que l'on voyait déjà fille adoptive de notre héroïne, se retrouve ad patres sur la ligne de départ - tout comme le sergent Hicks qui aurait pu faire un digne amant. Le reste est moins réjouissant, car ce film souffre fortement d'une absence de scénario. Ils sont pourtant trois à en consigner un que l'on recherche en vain, sans compter les collaborateurs consommés en cours de route, dont un certain William Gibson. Tous ces braves gens se sont-ils annulés mutuellement ? On peut le

croire. D'autres ont déjà relevé qu'*Alien 3* ressemblait à un montage d'extraits de films antérieurs : *The Thing*, *Terminator 2*, un brin d'*Outland*, et je crains d'en oublier. Pourquoi pas, si l'ensemble est de qualité ? Le problème est que le film de David Fincher, placé comme il doit l'être dans la perspective des deux premiers volets, n'est qu'un tissu d'incohérences. Question instinct maternel, Ripley va pouvoir finalement s'offrir bien mieux qu'une adoption, puisque la voilà enceinte des oeuvres du monstre. Tout ce qui concerne la fécondation et la "grossesse" est en absolue contradiction avec le contenu des deux premiers films - comme l'est l'apparition grotesque de l'alien qui va hanter les couloirs de Fiorina 161 : ce rusé xénomorphe se cache dans le corps d'un chien (vivant) beaucoup plus petit que lui ! Rien de tout ceci n'a un semblant d'explication ni de logique implicite. "Celui-ci est différent, il ne bouge pas comme les autres...", déclare notre maîtresse-femme. On ne saura jamais pourquoi, d'où le décodage rétrospectif de cette phrase : "Spectateur, on sait que tu sais qu'on se fout de ta gueule, nous cherche pas d'embrouille, et d'ailleurs les billets ne sont pas remboursés." On me dira que le jeune réalisateur a fait un brillant travail esthétique. C'est vrai. Mais compte tenu du budget dont il disposait, ce n'est peut-être pas trop demander... "Vous en avez toujours eu un à bord [après avoir quitté la station]" déclare le copain androïde (mal) rescapé du

D'AILLEURS 98

4e année
novembre 1992

D'AILLEURS est le bulletin des
**Amis de la Maison
d'Ailleurs (A.M.D.A.)**. Cette
association sans but lucratif veut
faire connaître et promouvoir le
musée de l'utopie, des voyages
extraordinaires et de la science-
fiction créé en 1976 à Yverdon-
les-Bains, en Suisse, par
l'écrivain français **Pierre
Versins**

Adresse: case postale 74,
CH - 1401 Yverdon-les-Bains

Rédaction: **Martine Thomé,**
Chantal Delessert, François
Rouiller

Ont collaboré à ce numéro:
Sylvain Bellemare, Danielle
Borkowsky, Joël Corbaz, René
Décorvet, Michel Froidevaux,
Roger Gaillard, Félicie
Girardin, Christian Graf,
Georges Panchar, Wildy
Petoud, Jean-François Thomas

Edito (3)

second volet. Retour à vos cassettes... La dernière partie du film nous offre une série de poursuites qui fait irrésistiblement penser à une succession de parties de Pacman, puis l'ennemi, dont Ripley nous a auparavant affirmé qu'il ne craignait que le feu, sort d'un bain de plomb fondu, mécontent mais intact - pas pour longtemps, car il est de ceux qui ont la gorge fragile : un bon chaud et froid peut le terrasser en l'absence de balles explosives. En fait, on nous refait tout au long de ce film le coup de Ponson du Terrail qui, voyant dénoncé le contrat qui le liait au journal pour lequel il écrivait un feuilleton, laissa, à la fin du dernier épisode qu'il devait livrer, son personnage enfermé dans un coffre lesté et jeté au fond d'une rivière, coffre dont les clés étaient perdues à tout jamais. Tous les candidats à sa succession renoncèrent, ne sachant comment enchaîner dans une situation aussi inextricable. L'éditeur en fut réduit à réengager notre auteur, qui, imperturbable, commença l'épisode suivant par les mots : "Lorsque notre héros fut sorti du coffre dans lequel on l'avait enfermé...". *Alien* ou *Rocambole* : gare à la confusion des genres.

Bref, ce troisième volet me paraît nul, ce qui finalement ne serait peut-être pas si grave si l'on ne pouvait craindre que, les années passant, il n'en vienne à jeter dans la mémoire collective une ombre de médiocrité sur l'ensemble du triptyque, par un simple phénomène d'amalgame, de confusion. Mais je m'engage bien, et j'espère que vous serez nombreux à m'imiter, à jouer, jusqu'à ce que je sois trop chenu pour le faire, les mémoires vivantes, et rappeler aux petits jeunes qui n'auraient vu que cette pauvre troisième partie qu'*Alien*, film de Ridley Scott, fut et demeure un des authentiques chefs-d'oeuvre de la science-fiction.

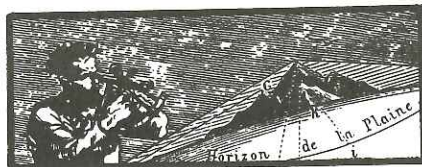
Georges Panchard

P.S. Lorsqu'elle fut sortie du bac de métal en fusion dans lequel elle s'était jetée, Ripley ...?

Oh Fénelon

Livres rares et curieux XXe
Aline Doerig - Yves Gindrat
19, rue de la Plaine

1400 Yverdon-les-Bains - CH

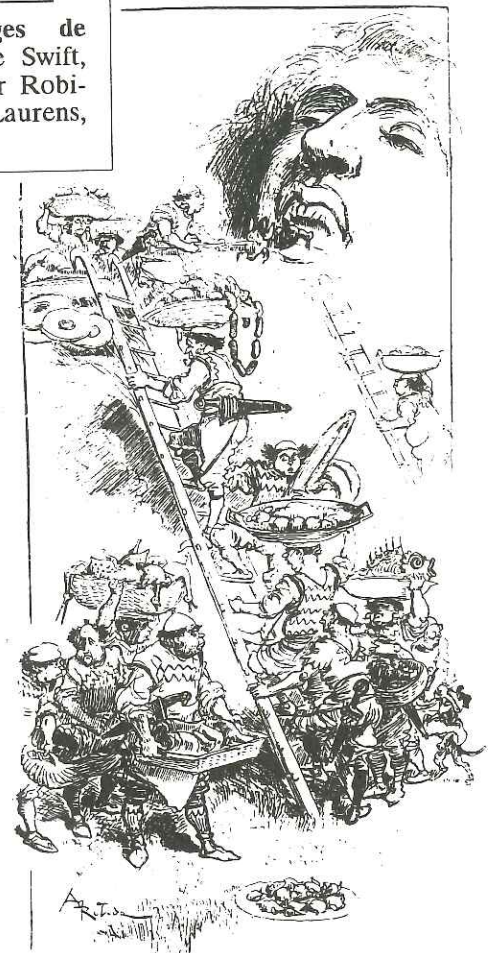


Du conte de fée
au surréalisme
en passant par la SF

Sur rendez-vous
024/ 21.48.74

Trésors de la Mai-
son d'Ailleurs

Les Voyages de
Gulliver, de Swift,
illustrés par Robi-
da. Henri Laurens,
Paris, 1900.



D'AILLEURS n°8 Novembre 92

ACTUALITE MAISON D'AILLEURS :

- p. 5 YVERDON, LE 19 SEPTEMBRE 1992 Les événements de ce jour mémorable (F. Rouiller)
- p. 6 EN COURSE D'ECOLE à la Maison d'Ailleurs Suivez le guide (D. Borkowsky)

ACTUALITE AMIS DE LA MAISON D'AILLEURS :

- p. 7 A YVERDON : Animation au Marché et soirées biblio/vidéo (D. Borkowsky)

ACTUALITE SCIENCE-FICTION - SUISSE :

- p. 8 LE SUISSE QUI TUTOIE LES ETOILES L'album-souvenir de Claude Nicollier, cosmonaute helvète (M. Thomé)
- p. 15 STAR TREK A PAYERNE Spock & Co vous attendent (Ch. Delessert)

ACTUALITE SCIENCE-FICTION TOUS AZIMUTS :

- p. 9 REDU La 19e Convention francophone de SF était belge (F. Rouiller)
- p. 12 UN ALIEN CREPUSCULAIRE Alien III disséqué (R. Gaillard)
- p. 16 AUTOUR D'HYPERION Trois approches de l'oeuvre de Dan Simmons :
- p. 16 UN CLASSIQUE EST NE Présentation (Jean-François Thomas)
 - p. 18 DANS LES GRIFFES DU GRITCHE Convergences et coïncidences thématiques (F. Rouiller)
 - p. 24 L'ART DES CARTES L'héritage de Keats (F. Girardin)

FICTIONS ET AFFABULATIONS :

- p. 30 FLA 991 Flatulence et légumineuses féculentes (M. Froidevaux)
- p. 31 JOURNAL DE VOYAGE Scènes pittoresques à peine fictives (W. Petoud)

ESSAIS, RUBRIQUES, ESSAIS ET DIVERS :

- p. 26 LIVRES POUR ENFANTS ET SF Etat des lieux (C. Delessert)
- p. 32 NOUVELLES DU FRONT Pas très loin du fantastique (G. Panchard)
- p. 33 EN COUVERTURE René Décorvet, amateur sur orbite (F. Rouiller)

Yverdon, 19 septembre 92

Pluie d'événements en ce samedi après-midi ; événements qu'il convient de relater en adaptant, pour chaque épisode, le ton aux circonstances :

17 heures, vernissage à la Maison d'Ailleurs ; voix off, légèrement traînante, de critique d'art un peu blasé :

Avis aux consommateurs d'art conceptuel et autres post-modernes : armez-vous de candeur, soyez néophyte et débonnaire, débarrassez votre nez délicat des lunettes déformantes du second degré. Refoulez votre ironie et votre bon goût très mode. Vos critères, chers éclectiques du XXe finissant, n'ont plus cours en ces lieux.

Avec cette exposition consacrée aux artistes russes d'art spatial, la Maison d'Ailleurs vous invite à croiser un autre regard, à aborder sans oeillères une autre culture. Ces oeuvres sont pour une bonne part antérieures à la perestroïka, lorsque figurer était encore un devoir d'état. Sur la toile d'un Sokolov, les visions de conquête spatiale ont une naïveté qui frise la poésie. Et voyez les Orlov, les Djanibekov, les Leonov, les Poplavski : il faisait certes bon rêver au temps des soviets astronautes, mais les lendemains sont là, eux aussi : Christs iconoclastes en communication extra-terrestre, paysans et moujiks suant sous des cieus post-atomiques, crânes de cosmonautes fous bardés d'électrodes. Retour à la vie intérieure, à la terre, aux traditions millénaires : le Space Art russe n'impose pas de nouvelles manières picturales. Il rappelle ici-bas slogans et beaux essors de jadis, avec simplicité et émotion.

Presque 19 heures, sous les murs du Château d'Yverbains, compte à rebours précédant l'envol du Navet Spatial. Reportage haletant, façon journaliste sportif :

Le Professeur Jaquier avale une dernière tasse de café. Heure H moins quatre. Le voici qui s'avance, soulève son engin. Armature superallégée, 100% végétale. Fibres de bambou tressées, osier, ficelles et fond de cageot rapiécé. Forme de carotte évidée, empennage en feuille de chou. Aérodynamisme garanti.

Heure H moins cinq. Notre légumonaute entreprend la traversée du champ de décollage, son navet sur le dos. Salue. Livre un dernier commentaire sur le carburant de son module. Extrait de la fine pointe des sapins du Jura, tous tendus vers le ciel dans un effort magnifique pour échapper à la pesanteur.

Voici le légume sur sa rampe. Heure H moins six. Non, moins quatre. Ah bon? On l'a déjà dit? Tant pis. Le pilote s'équipe. Chausse son casque et ses lunettes, embrasse sa bigotte de mère, lève une botte pathétique, entre dans sa nacelle. H moins quatre. Euh, moins trois. Les assistants se retirent de la piste en désordre. Les secondes se bousculent. Neuf, huit, sept, huit, cinq, sept, zut, quatre. Suspense insoutenable. Deux, trois, zéro, un... Feu!

Une flamme, beaucoup de fumée. Le Navet glisse sur le ventre... se hisse le long des planches de quelque... trente centimètres, nous confirme la tour de contrôle. Le légume hésite, crachotte, pique du nez et se plante dans la pelouse. Fin de la conquête spatiale yverdonnoise. Il est huit heures et quart et il fait soif.

20 heures 45, Théâtre municipal ; opéra-rock Maria II. Propos glânés durant le spectacle, voix éraillées de cyberpunks un peu speedés.

Quoi, qu'est-ce qu'on va voir? Consulte un peu ton persoc, on en parlait dans D'AILLEURS 6! (13 androïdes, 1 héros/outsider, 9 manipulateurs/musiciens). Ca va dé-

Yverdon, 19 septembre 92 (2)

ménager, je te dis que ça!

Vise un peu tous ces câblés. Z'ont vraiment l'air dans leur programme. Pas cadencé, antennes sur la tête, lunette pour plonger dans l'infosphère et tunique plastoc.

Et puis les musiciens - t'as vu?! - ils sont perchés les uns au-dessus des autres dans ces tubulutours. Comment y font pour jouer en cadence?

Eh, c'te musique, ça dégage! Quelles vibrations! Un vrai technorock cyborg. Ca te prend les neurones en tenaille et te les lamine tous dans le sens du rythme. Un psychorégale!

Qui c'est, celui-là? D'où qu'il descend, dans son boudin gonflable? Qui lui a rétamé le coin du crâne façon Terminator qu'a pris un retour de laser?

Wouah, ces lumières! Y'en a partout, dessus, dessous, des rayons fixes et des mouvants, des qui dansent et des qui pleuvent. Quel light show! On se dirait en plein dédale holo!

Ah, zut, le barjo en noir s'est fait épingler par les droïdes blancs de la Security Structure Society. Regarde, ils l'ont collé sur la chaise électrique.

Shwrash! Quelle décharge ils lui ont mis! Pour sûr, il a tous les microcircuits en compote!

Ben non, le v'là qui se ranime. Et qui se débine. Et qui remonte sur son échaffaudage. Ouais, c'est ça, tire-toi!

Dis-donc, c'est la panique, chez les droïdes. M'ont l'air complètement déconnectés. La disquette voilée et toutes les puces en folie. J'sens que ça va mal tourner.

M'enfin, tais-toi, si tu connais l'histoire! Moi je veux voir la fin sans sous-titres! (FR)

En course d'école à la Maison d'Ailleurs

Visites de classe

Juin : mois des courses d'école, une période qui voit aussi déferler à la Maison d'Ailleurs des cars entiers de jeunes explorateurs. Certains visiteurs peuvent en témoigner, eux qui ont dû partager les salles du musée avec une classe pas toujours très disciplinée. Le musée plaît : son thème, sa dimension attirent de nombreux groupes de jeunes qui en sortent, en général, très satisfaits.

Le mardi matin ont lieu des visites guidées auxquelles les classes s'inscrivent par avance. Cela marche si bien, et surtout au mois de juin, que j'ai accueilli jusqu'à trois classes le même matin (de 8h30 à 12h). Trois classes à la suite, c'est trop, même si je peux compter sur l'aide de Christian et d'Olivier. Les courses d'écoles ne sont pas le meilleur public à souhaiter pour une visite guidée. La course d'école est un temps de loisir pendant lequel il est difficile de faire observer, participer et encore moins travailler des élèves. Après quelques expériences malheureuses, j'avertis l'enseignant : la visite que j'organise doit être assimilée à un travail, même si celui-ci n'est pas très intensif et s'achève devant les écrans de jeux de la soucoupe. Je demande aussi aux élèves de remplir des questionnaires d'observation sur l'exposition.

Voyages d'études plutôt que courses d'école

L'idéal serait que les mardis matins puissent accueillir des groupes directement concernés par le thème de la science-fiction. Mais peu de classes viennent en voyage d'études à la Maison d'Ailleurs. La dépense est souvent trop élevée pour les écoles de l'extérieur.

En course d'école à la Maison d'Ailleurs (2)

Il serait pourtant souhaitable d'encourager ces sorties en les organisant, par exemple, en rapport avec la lecture d'une oeuvre de SF. Ces visites pourraient servir de complément d'information et rempliraient ainsi leur véritable but, celui de faire découvrir, à travers le Musée, la SF sous toutes sortes d'aspects différents, tant sous forme d'objets que de textes et d'images.

La plupart des enseignants qui accompagnent les classes les plus motivées s'intéressent eux-mêmes à la science-fiction, certains même connaissaient déjà la collection à l'époque de Pierre Versins. Les élèves peuvent citer les grands thèmes de SF dont ils ont connaissance grâce à la télévision. Ils sont donc très attirés par les représentations iconographiques des héros de SF : la cellule Giger a beaucoup de succès. Très attentifs, les élèves posent souvent des questions à la fin de la visite sur les appareils tels que le distributeur d'ozone du hall d'entrée ou le tableau de bord de la soucoupe et sont étonnés ou déçus quand ils apprennent qu'ils ne servent à rien.

Pédagogie du musée

Mon travail d'animation s'inscrit dans un mouvement plus général de pédagogie dans les musées (Museumpedagogik), qu'une commission cantonale sans statut officiel tente de promouvoir dans les musées lausannois. L'expérience d'autres enseignants ainsi que la pratique m'amènent pour chaque nouvelle exposition à modifier ma façon de faire, la grande question étant de promouvoir une autre forme de participation que l'écrit (lire des questions et noter des réponses, elles-mêmes lues sur les panneaux). Les réactions des élèves et des enseignants sont, dans cette optique, très importantes. Leurs remarques permettent l'orientation de ces visites thématiques et l'utilisation adéquate des ressources pédagogiques de la Maison d'Ailleurs. (D.B.)

ACTUALITE * AMIS DE LA MAISON D'AILLEURS

Marché du 12 septembre à Yverdon

A pied d'oeuvre dès 7h 30, nous avons installé deux tables sous une banderole "Amis de la Maison d'Ailleurs" devant le temple de la Place Pestalozzi. Cartes postales, publications, affiches et t-shirts, ainsi que des livres et des jeux de la bibliothèques à acquérir ou à consulter. Nous avons accueilli et renseigné moult passants à qui fut offert un apéritif aux couleurs intergalactiques. Nous leur avons bien sûr remis de la documentation sur les rencontres culturelles du dernier jeudi du mois (voir ci-dessous), sur la bibliothèque circulante ainsi que sur les festivités du 19 septembre. De nombreux Amis sont passés, le temps était avec nous: le soleil nous a tenu compagnie toute la matinée. Peu d'objets ont été vendus, mais la présence de François Rouiller penché sur son papier à dessin a retenu quelques curieux. Parmi eux, sept personnes sont devenues membres de l'association.

Nous réitérerons l'expérience au printemps prochain pour présenter les nouvelles expositions de l'année 1993. (D.B.)

Jeudis des biblio/vidéophiles

Comme annoncé dans D'AILLEURS no 7, nous nous sommes retrouvés le 24 septembre à la bibliothèque circulante. Onze membres et sympathisants de l'AMDA s'étaient donnés rendez-vous rue du Four avant de gagner la Maison d'Ailleurs pour la projection vidéo de l'excellent film BRAZIL. Si vous avez manqué cette première rencontre, voici le programme des prochains jeudis culturels de l'AMDA, où vous êtes - avec vos amis - les bienvenus :

le 29 octobre : *Génération Proteus* (1977) - Cammel

le 26 novembre : *Furie* (1978) - Brian de Palma

le 17 décembre : *Le magicien d'Oz* (1939) - Fleming

le 28 janvier : *Frau im Mond* (1929) - Fritz Lang

Ne manquez pas ces occasions d'associer le goût des livres à celui de la vidéo tout en partageant le verre de l'amitié (5 rue du Four, 19 heures) (DB).

LE SUISSE QUI TUTOIE DES ETOILES

Puisque la "Lettre d'Ailleurs" No 3, d'août 1992, météore adressé par Roger Gaillard à tous les Amis de la Maison, commençait par ses mots "Bon retour, Monsieur Nicollier," il m'a paru opportun de vous parler du bouquin "Espace Nicollier. La navette et les hommes" que le journaliste Jean-Bernard Desfayes vient de sortir le 16 septembre. C'est dire qu'il est encore tout chaud quand j'écris ces lignes le 19 du même mois!

Bien sûr, ce n'est pas de la SF, encore que l'on aurait pu croire que cela le soit, d'envoyer un Suisse, romand de surcroît puisqu'il naquit et passa son enfance à la Tour-de-Peilz, condisciple et grand copain de Claude de Ribeaupierre, alors pas encore Derib, d'envoyer donc un Helvète se promener dans la Galaxie, sous la bannière étoilée. C'est pourtant la réalité et la récompense de 16 années de patience puisque Nicollier, sélectionné par l'ESA, avec un Allemand, un Hollandais et un Italien, pour qu'ils deviennent les premiers astronautes européens, fut formé par la NASA comme chef de mission. Il aurait dû partir en 1980 dans le premier Spacelab (qui ne s'envola qu'en 1983), puis en 1986, mais l'accident de Challenger remis tout en question. Aujourd'hui, c'est chose faite. Aucun vol n'est prévu avant 1994 et on ne sait pas s'il y en aura d'autres ensuite.

Jean-Bernard Desfayes, lui, décida en décembre 1977, de consacrer un livre à son compatriote. Pilote lui-même de vol à voile et d'aviation légère, il était mieux à même que quiconque de comprendre et de faire partager les rêves de Claude Nicollier. Seize années d'interviews, cela devient presque une affaire de famille et Desfayes parle de Nicollier comme on parle d'un ami. De sorte que l'homme est très présent dans son ouvrage qui aurait pu n'être que technique.

Au-delà de la biographie - passionnante - c'est toutes les missions de la NASA qui sont

présentées, utile aide-mémoire pour refaire le point entre réalité et SF. Et puis la dernière, relatée en détail, jour par jour, presque comme si on était soi-même dans la navette. Et un survol de l'état de l'astronautique soviétique, pour terminer. Le tout agrémenté de nombreuses photos très vivantes dont certaines, toujours aussi belles, de la Terre vue du ciel. En annexe, un glossaire, la liste des élus de la NASA et les acronymes et sigles, en clair. Alors, plus de complexes, nous y sommes tous allés un peu dans l'espace, avec Claude Nicollier... (M.Th.)

Complément : interview super-exprès de Jean-Bernard Desfayes

Reportage

Jean-Bernard
DESFAYES

E.S.P.A.C.E.

Nicollier

La Navette et les
Hommes

Editions L'Illustré

M.Th. : Aimez-vous la science-fiction?

J.-B.D. : Je la connais très mal.

M.Th. : Qu'avez-vous lu?

J.-B.D. : Jules Verne, comme tout le monde, quand j'étais enfant.

M.Th. : Mais encore ...

J.-B.D. : Je me souviens de *1984*, qui m'a beaucoup frappé à l'époque. Puis "2001, Odyssée de l'Espace", parce que le film est sorti au moment de la première mission d'Apollo 8 autour de la Lune, en décembre 1968. (Premier homme sur la Lune, 20 juillet 1969- Rappel de la Red.). C'était passionnant de comparer la réalité à la fiction. Autrement, j'ai toujours été un peu déçu par mes lectures.

M.Th. : La Maison d'Ailleurs a présenté, cette année, plusieurs expositions où la réalité avait une plus grande place que la SF, comme par exemple *La Suisse et l'Espace*. Pensez-vous que cela soit une bonne chose de mélanger ainsi les deux genres?

J.-B.D. : Au contraire. Je trouve que Roger Gaillard fait un excellent travail, C'est comme lorsqu'on introduit de la musique classique dans un concert destiné aux jeunes. Ca leur permet de découvrir une chose dont ils ignoraient tout et quelques-uns apprécieront ensuite aussi la musique classique. Il en ira certainement de même avec la science-fiction.

19e Convention francophone de science-fiction

Redu, du 3 au 6 septembre 1992

Redu est à peine plus qu'un hameau, sis entre prairies et forêts dans un recoin des Ardennes belges. Mais ce petit village offre une particularité propre à ravir tous ceux que passionne la lecture : pas moins de vingt-cinq libraires y ont pignon sur rue. Chaque maison ou presque abrite une échoppe où s'entassent les bouquins. Ainsi voué à la bibliophilie, ce lopin campagnard prend des allures d'île au trésor. La densité de livres d'occasion par mètre carré y est probablement la plus élevée du continent. Outre quelques restaurants (où l'on mange bien et bon marché) et une nature environnante engageant à la promenade, les rayons des bouquinistes constituent un attrait touristique indéniable. Chaque week-end, c'est par centaines que les citadins viennent faire provision de bandes dessinées et de romans tout en humant l'air des champs.

C'est dans ce cadre vivifiant que les Liégeois Serge Delsemme et Anne Smulders, aidés d'une poignée de compatriotes, avaient choisi d'organiser la 19e Convention francophone de SF. La salle paroissiale du village faisait office de point de ralliement. Complots, repas, libations, échange de fanzines, commerce d'imprimés, de ragots et de dédicaces s'y tenaient à toute heure, dans une ambiance aussi bruyante qu'enfumée. Les exposés et les débats avaient lieu quant à eux de l'autre côté de la rue, dans un local non moins animé et non moins tabagique. A ses murs, étaient accrochés quelques tableaux en relief de Didier Cottier (moins attrayants que ses sculptures) ainsi que des illustrations à l'aérographe signées Gilles Francescano, auteur de

plusieurs couvertures du *Fleuve Noir*. Oeuvres fort lisses, fort sombres et, à quelques exceptions près, fort conventionnelles.

Un mot sur l'humeur générale de ces journées, avant d'en détailler le programme : à la veille de la rentrée, le *fandom* français paraissait à la fois désabusé et confiant en l'avenir, pessimiste et serein, cynique mais plein de projets. Ce ne sont pas là des expressions lâchées par goût du paradoxe ; le microcosme de la SF francophone semble bel et bien aujourd'hui osciller entre le découragement et la perspective d'un renouveau, comme s'il cherchait à accentuer le marasme d'aujourd'hui pour mieux s'en démarquer demain.

Les uns déplorent mais entretiennent de vieilles polémiques, comme celle dont le périodique *Nous les Martiens (NLM)* se fait l'écho depuis quelques années déjà. Si l'on en croit Bernard Dardinier, son rédacteur en chef, ou l'éditeur Gérard Klein, qui s'exprime volontiers dans ses colonnes, la SF doit craindre de s'acoquiner à des genres tels que la *Fantasy* ou le fantastique. Selon eux, elle y perdrait et sa rigueur et son génie propre - un point de vue que Pierre Versins avait lui-même ardemment défendu. Conjecture rationnelle, "moderne de par ses attaches, au moins idéologiques, avec la science"(1), la science-fiction s'oppose à l'*Heroic fantasy* ou au "nouveau fantastique", "littératures post-modernes en ce qu'elles jouent sur la décomposition de l'intelligibilité et exploitent des filons archaïques et fétichistes"(2). Cette distinction, nécessaire pour les uns (la SF requiert une définition), indispose les autres (les frontières, fussent-elles théoriques, peuvent entraver la liberté créatrice). Le clivage creusé par un Klein ou un Dardinier fait craindre à leurs détracteurs la mise en place d'une hiérarchie abusive de genres et de sous-genres et alimente d'effervescentes discussions. Il arrive même que le débat tourne à l'aigre, comme dans un récent courrier des lecteurs de *NLM*. Piqués au vif dans leurs convictions, l'écrivaine Elisabeth Vonarburg et l'éditeur Jacques Chambon ne mâchent pas leurs mots pour fustiger ceux que d'aucuns ont baptisés "les intégristes de la science-fiction".

Les retombées de ce débat passionné - et passionnant, quand il évite l'invective et l'anathème - n'ont pas fini de contaminer le milieu SF.

(1) Gérard KLEIN, A l'auteur inconnu X bis, *Nous les Martiens* no 22, septembre 1992.

(2) Gérard Klein, article cité.

19e Convention francophone (2)

A Redu, la rivalité SF/fantastique nourrissait de nombreuses conversations. Chacun y allait de son commentaire et de sa nuance. Les uns pour fortifier une position personnelle ou, au contraire, avouer leur malaise devant l'intransigeance des autres. Comme si cette guéguerre de chapelle trahissait une réelle crise d'identité.

Mais la querelle à la mode ne monopolisa pas, loin s'en faut, l'essentiel des débats. Au coin du bar, l'esprit était plutôt au rire qu'à la chicane. Nombreux furent ceux qui reconnurent à l'air du temps un parfum d'espérance, et au milieu SF, une envie générale de mettre fin aux disputes et de collaborer à de nouveaux projets. (On en sentait même certains, tel le lancement d'une revue de qualité professionnelle, très proches d'une réalisation).

Le programme de la Convention ne fut qu'incomplètement respecté. Des conférences furent supprimées, d'autres fondues en débats généraux. Un retard chronique s'installa dès le premier jour, repoussant réunions et repas jusque tard dans la nuit. Personne n'en tint vraiment rigueur aux organisateurs, puisqu'il n'y eut jamais de temps creux ni de pénurie de bière.

Le jeudi soir, un cénacle d'érudits, emmené par Joseph Altairac, tint à faire la démonstration de son savoir lors d'une joute publique. Celui qui croyait connaître quelque chose à la SF put, face à ces brillants spécialistes, mesurer toute l'étendue de son ignorance.

SF belge - SF suisse, même combat ? Tel fut, après une intéressante confession littéraire d'Alain Darteville, la question débattue autour d'une table ronde. Une fois dégagées les spécificités de chaque contrée, affirmer l'existence de sciences-fictions nationales s'avéra difficile. Et inutile : si dans les deux pays, des écrivains et des créateurs oeuvrent en parallèle et se heurtent aux mêmes difficultés d'édition et de diffusion, rien ne donne pour autant à leurs efforts une couleur locale significative. Au cours de la discussion, Roger Gaillard eut en outre l'occasion de

préciser le statut et les ambitions de la Maison d'Ailleurs.

Plus tard, Roland Wagner se proposa de dégager les rapports liant *SF et psychédéisme*. L'auteur, certes fin connaisseur en hallucinogènes, ne fit pas une démonstration très probante. L'influence de la mescaline et du L.S.D. sur les écrivains de SF reste plutôt marginale. L'on peut concevoir que certains créateurs aient trouvé dans un bon *trip* une source d'inspiration inédite. Mais chez Philip K. Dick comme pour d'autres artistes de talent, il y a fort à parier que le génie préexistait à la prise de drogues.

La soirée du vendredi s'acheva en chansons, avec les truculentes parodies de Raymond Milési.

L'association INFINI (dont le but est la promotion de la science-fiction d'expression française) tint son assemblée générale le lendemain matin. Sous la présidence de Pierre-Jean Brouillaud, son comité exposa les diverses démarches poursuivies avec succès en France et à l'étranger : publication de *Nous les Martiens*, collecte de textes à proposer aux éditeurs, contacts avec l'Italie et les pays de l'Est, suivi des colloques et des conventions.

L'après-midi, fut projeté un (peu trop) long diaporama consacré au sculpteur Didier Cottier. De belles prises de vue, assorties d'un texte poétique signé Claude Ecken, approchaient l'oeuvre singulière de ce modeleur d'impossible. Cottier travaille des matériaux que d'autres voueraient à la décharge publique : plastique usagé, scories, copeaux de métal et autres fonds de poubelle. A l'aide de solvants organiques ou à la chaleur de la flamme, il soude cet amalgame de déchets en masse cohérente, qu'il étale ensuite en bas-reliefs ou dresse en statues aériennes. Il accomplit ainsi l'exploit de récupérer des matières réputées imputrescibles, donc ennemies du vivant, et de les torturer par le feu jusqu'à leur donner apparence organique. Grâce à lui, le bio-indégradable est rendu à la nature et à ses formes complexes. Photographiées en objectif rapproché comme des curiosités fossiles, caressées par de savants éclairages, les créations présentées accrochaient le regard et l'égarèrent dans le jeu de leurs multiples architectures. Un régal pour l'imagination, invitée à projeter sur ces structures tortueuses autant de rêves extraterrestres.

Un autre point fort de la Convention de Redu fut la conférence de Wildy Petoud *Tout ce que je ne sais pas sur la science-fiction, mais que vous pouvez me demander*, saluée par des

19e Convention francophone (3)

applaudissements nourris. Avec un enthousiasme communicatif, la Suisse sut prendre face aux controverses en cours un recul salutaire. "La SF ne risque rien", affirma-t-elle d'emblée à l'intention de ceux qui avaient redouté les cahots de son évolution. "Elle est en explosion permanente. (...) Pourquoi craindrait-elle la mutation, puisque la mutation est sa pulsion motrice? (...) Elle ne doit pas avoir peur de ne plus se ressembler : c'est la rançon de sa liberté". Cette profession de foi tombait à pic, réconciliant l'assemblée avec ses passions de fans de SF et reléguant les conflits d'idées à l'arrière-plan du débat. Ici aussi, il était difficile de ne pas évoquer Pierre Versins (lui, le rationnel et exigeant encyclopédiste) : "La science-fiction est un univers plus grand que l'univers connu. Elle dépasse, elle déborde, elle n'a pas de limites, elle est sans cesse au-delà d'elle-même, elle se nie en s'affirmant"(3).

La nuit du samedi au dimanche commença par une communication du romancier et scénariste André Ruellan (alias Kurt Steiner), *René Ghil et la poésie scientifique*. Cette excellente introduction à l'oeuvre lyrique et prophétique d'un auteur injustement oublié aujourd'hui fut suivie de la lecture d'une nouvelle hilarante : *Comment rater son existence*. Un chef d'oeuvre d'humour noir et concis. Puis la soirée se poursuivit au bar de la Convention, où se tint une vente aux enchères endiablée destinée à renflouer la caisse du Prix Rosny Aîné.

Lequel prix fut remis le lendemain, dans un doublé magistral, à Jean-Claude Dunyach. La distinction, attribuée à bulletin secret par les participants à la Convention, récompensa en effet l'écrivain français pour *Etoiles Mortes* (4) dans la catégorie romans et *L'Autre côté de l'eau* (5) dans la catégorie nouvelles.

Autre cérémonie, en guise de clôture : la désignation des lieux accueillant les prochaines conventions. Si Orléans a d'ores et déjà été choisi pour 1993(6), restait à élire une ville organisatrice pour l'année suivante. La candidature retenue fut Sofia Antipolis, près de Nice.

Un dernier bilan : l'AMDA a fait à Redu une moisson inespérée d'inscriptions et de ré-adhésions. Au total, ils ont été près de trente, ces amateurs, écrivains, critiques et artistes français, belges et québécois à marquer leur soutien à la Maison d'Ailleurs et à encourager concrètement ses Amis.

Ne serait-ce que pour cette heureuse récolte, Redu valait assurément le voyage! (F.R.)

(3) Pierre VERSINS, préface de l'Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction, L'Age d'Homme, Lausanne, 1972.

(4) Jean-Claude DUNYACH, *Etoiles mortes*, Fleuve Noir Anticipation no 1837 et 1838

(5) Jean-Claude DUNYACH, *L'Autre côté de l'eau*, Phénix 26 et in *Voleurs de silence*, Fleuve Noir Anticipation

(6) Pour tous renseignements : Club Science-fiction, 172 Boulevard Chave, 13'005 MARSEILLE. Fax 0033 91.42.18.90



au
paradoxe
perdu

s f. ciné polar imports
5. rue des Etuves - 1201 Genève
Tel (022) 732 59 61

All titles and characters TM and © 1988 DC Comics

Un Alien crépusculaire

Quatorze ans après le film-culte de Ridley Scott, la saga d'Alien vient de s'enrichir d'un nouveau volet, "Alien 3", premier long métrage d'un jeune réalisateur de 28 ans, David Fincher. C'est un film intense, claustrophobique et mystique, dont la conclusion - la mort du lieutenant Ellen Ripley - fait ipso facto de la saga une vraie trilogie, dominée par une actrice exceptionnelle, Sigourney Weaver. Que les producteurs décident ou non de poursuivre la série sans le personnage de Ripley, à l'instar des nombreuses suites dessinées déjà parues en comic-books outre-Atlantique, importe peu. La trilogie existante peut d'ores et déjà être considérée comme une des plus remarquables réussites de toute l'histoire du cinéma de science-fiction. Certes, le troisième film, comme c'était à prévoir, a subi les foudres de quelques critiques qui lui ont reproché des "incohérences" scénaristiques, et qui crient peu ou prou à la trahison face à la pureté ou à la "rigueur" du film de Ridley Scott (voir notamment, dans ce numéro, l'éditorial de Georges Panchard). Mon point de vue est diamétralement opposé : la trilogie d'Alien est remarquable précisément à cause des dissonances et des (relatives) incohérences entre les trois films. Chaque réalisateur a réussi à créer une oeuvre personnelle en se démarquant de son ou de ses prédécesseurs, tout en préservant ce qui fait le noyau dur de la saga, c'est-à-dire une sublime variation sur le duo archétypal de la Belle et de la Bête, avec l'un des monstres les plus impressionnants jamais imaginés par le monstrueux cerveau humain.

La science-fiction écrite, on l'a souvent relevé, est une littérature collective. Univers de référence, thèmes, concepts et personnages circulent d'un auteur à l'autre, sont repris, développés et transformés au gré des sensibilités individuelles et des courants d'idées propres à chaque moment historique. Ce qui est vrai de l'écriture, art a priori solitaire, l'est bien davantage de la production d'un film, art féroce ment pluriel et dont les différentes phases, du script au montage, ne sont pas maîtrisables par un seul individu. Le personnage de l'Alien, comme bien d'autres héros de celluloid, a donc été modelé par de nombreux "pères", et certains des traits de génie de la saga ne doivent rien à une hypothétique rigueur originelle,

tout au contraire à des contingences peu prévisibles. Le parti pris de Ridley Scott - ne pratiquement pas montrer le monstre - a donné une force extraordinaire au premier film. Mais H.R. Giger lui-même rappelle que «au départ, ce n'était pas prévu. Le monstre était tellement mal réalisé que Ridley a décidé de ne pas le montrer» (voir l'interview de l'artiste dans le No spécial hors-série de "Sauve Qui Peut", automne 1992).

Archétype de l'Etranger hostile, l'Alien aurait pu prendre d'innombrables formes. Giger rappelle encore que pour son premier papa, le scénariste Dan O'Bannon, le monstre pouvait "être un cube !" C'est peut-être ainsi que l'aurait dessiné un Moebius, dont les créatures ont souvent cette insolente et déroutante simplicité. Avec Giger comme designer, le monstre décrit comme un "parfait organisme" est nettement plus baroque, mais non sans élégance malgré ses curieux tubes dorsaux. Comme souvent en science-fiction, c'est une créature composite dont la morphologie et les moeurs s'inspirent de plusieurs espèces terrestres : l'insecte par son cycle de reproduction, le félin par son art de guetter ses proies et sa fulgurance dans l'attaque, le saurien ou le dinosaurien par l'exubérante dentition et la queue-balancier, l'homme enfin par les bras et les jambes de l'Alien adulte. Le miracle est que ce télescopage d'éléments hétéroclites n'apparaisse pas comme un laborieux bricolage, mais fusionne en une entité fascinante et crédible - à condition toutefois qu'on ne voie pas trop bien ni trop souvent l'Alien (dans ses décevants avatars en bande dessinée, il devient banal à force d'être trop précisément cerné), à condition aussi de ne pas trop s'interroger sur des "détails" aussi ravageurs qu'un sang fait d'acide hypercorrosif. Les tissus du monstre sont certes "étrangers", mais constitués de protéines et donc relativement proches des nôtres - comme le découvre l'androïde Ash dans le premier film. Comment, dès lors, les veines de l'Alien peuvent-elles contenir un venin capable de dissoudre d'épaisses plaques d'acier trempé ? D'un point de vue scientifique, la réponse est simple : elles ne le peuvent pas, et l'Alien dans sa conception originelle manque dès lors désespérément de rigueur. A moins qu'on ne le considère comme une créature capable de suspendre à volonté les lois de la physique, et relevant donc davantage du fantastique que de la SF. Une piste sur laquelle on se permettra de revenir.

Si le monstre est une créature composite, les trois films de la saga ne le sont pas moins. Celui de Ridley Scott est avant tout un thriller, un film de suspense et d'angoisse, qui "fonctionnerait" tout aussi bien si l'implacable Tueur qui décime une petite communauté vivant en vase clos était un rusé psychopathe

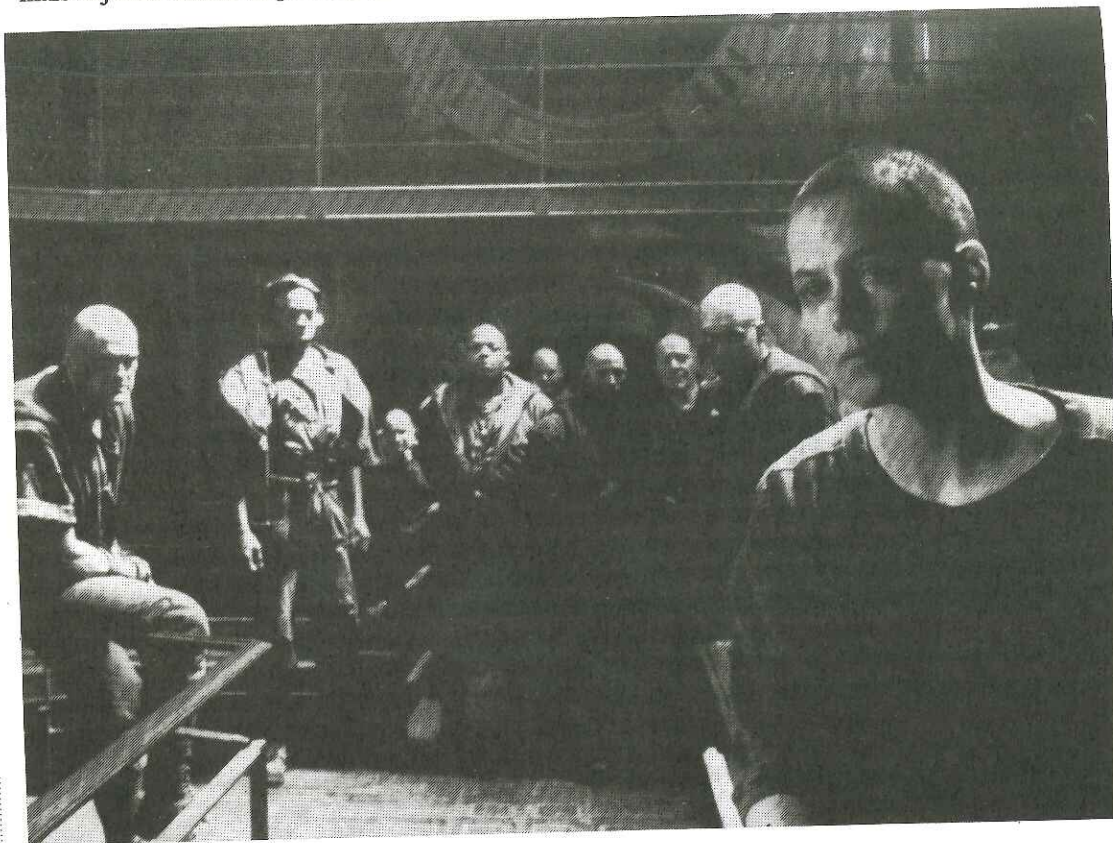
Un Alien crépusculaire (2)

humain, plutôt qu'un mystérieux organisme extraterrestre. Le ton très polar voulu par Scott, avec son attention pour les gagne-petits comme les soutiers râleurs Parker et Brett, son goût de la déglingue dans les décors, et sa défiance envers l'*establishment* incarné par la puissante et cynique Compagnie propriétaire du *Nostromo*, fait du reste beaucoup pour la crédibilité d'un film de SF se démarquant enfin du high tech propre-en-ordre trop souvent lié au space opera filmé. Par contraste, James Cameron dans "Aliens" a fui l'intimisme pour jouer la carte de l'action pure, tendance guerre du Vietnam et BD destroy, avec une profusion de monstres et de combats gore, mais non sans clins d'oeil subtils, comme l'inversion du rôle de l'androïde - perfide et destructeur dans le film de Scott, chaleureux et sauveur dans "Aliens". A noter que cette volte-face, voire cette rédemption, d'un tueur robotisé, sera reprise dans les deux tomes de "Terminator" du même Cameron.

Dans "Alien 3", David Fincher est revenu à l'intimisme du premier film, mais en le portant à un degré extrême : celui de l'intériorisation du Mal. A nouveau seule survivante d'une navette naufragée, Ripley ne quitte l'hypersommeil que pour affronter l'univers impitoyable de la planète-prison Fiorina 161. Ripley ne quitte l'hypersommeil que pour affronter l'univers impitoyable de la planète-prison Fiorina 161. Un monde sombre et tourmenté, que balaient en permanence des vents furieux. Dans les bâtiments vétustes et rouillés d'une colonie terrienne abandonnée ne végètent plus qu'une vingtaine d'hommes rudes, détenus condamnés naguère pour viols, meurtres, infanticides et autres atrocités. Ces bannis constituent pourtant une micro-société étonnamment soudée grâce aux sermons du Noir Dillon, gourou d'une religion fondamentaliste dont l'idéal de rédemption est la chasteté. C'est dire que Ripley, en tant que femme, est aussitôt perçue comme l'incarnation de Satan - une intruse que son crâne rasé (à cause de la vermine sévissant dans la base) et ses vêtements informes n'empêchent pas d'exercer une détestable attraction sur la petite communauté mystique.

Peu à peu, à différents indices, Ripley acquiert la certitude qu'un Alien s'était glissé dans la navette et qu'il a réussi, après l'accident, à se réfugier dans la colonie. Un homme est assassiné, puis deux autres,

mais la jeune femme ne parvient pas à convaincre ses compagnons d'infortune que l'intrus est là, tout



Un Alien crépusculaire (3)

proche - jusqu'à ce que le pontifiant intendant Andrews soit happé et tué sous leurs yeux. C'est dès lors la panique, d'autant plus grande que les relégués n'ont pas d'armes et que rien ne fonctionne dans la planète-prison, encore plus délabrée que feu le Nostromo. Mais une alliance inattendue entre Ripley et le gourou Dillon permet d'organiser la résistance des survivants, de piéger et de détruire la créature. Le plus dur reste à venir : Ripley est contaminée, elle a dans son ventre un embryon de reine Alien. La menaçant, elle ne peut plus la combattre à l'extérieur, la rejeter sans se détruire elle-même. Refusant d'être opérée et sauvée par les émissaires de la Compagnie, toujours aussi avide de spécimens d'Aliens pour perfectionner des armements biologiques, elle choisit donc de s'immoler en plongeant dans un haut-fourneau. Exit du même coup son monstrueux bébé (surnommé "Bambi" par l'équipe de tournage...). Si ce sacrifice par le feu rappelle superficiellement la fin de "Terminator 2", il renvoie plus profondément à un autre (excellent) film de SF, "Navigator", du Néo-Zélandais Vincent Ward, où l'on voit une communauté de pestiférés voyager dans le temps du Moyen-Age à notre époque. Là aussi, le personnage principal, le sauveur du groupe, se découvre contaminé et doit en assumer les conséquences. Vincent Ward est l'auteur de l'histoire originale d'"Alien 3", du concept ensuite longuement retravaillé par les producteurs et le réalisateur. Selon David Giler (co-producteur et co-scénariste), l'aura religieuse du dernier film doit tout à Vincent Ward, qui «*désirait tourner un "Alien 3" très mystique, une sorte de film médiéval quelque peu anachronique par rapport à l'année, à l'environnement où se situe l'histoire. On est donc partis de cette base pour imaginer la planète-prison, tout en préservant le côté religieux des protagonistes. (...) "Alien 3" est un film sur la rédemption, le sacrifice de soi pour la sauvegarde de l'humanité.*»

Ce concept a priori peu hollywoodien s'est cristallisé d'autant plus qu'il répondait aux trois conditions posées par Sigourney Weaver pour sa participation à un nouvel "Alien" : que ce soit le dernier film avec le personnage de Ripley; qu'on n'y utilise pas d'armes (pour ne pas rééditer la technoboucherie du film de Cameron) ; et que l'histoire lui donne un vrai travail d'actrice. De ce point de vue, elle a été gâtée, et nous spectateurs avec, car David Fincher se montre dans son premier film un remarquable directeur d'acteurs. La description de cette communauté d'hommes rugueux, hantés par un passé lourd et en

quête du pardon divin, est un des points forts du film. On n'oubliera pas de sitôt le personnage du médecin Clemens (incarné par Charles Dance), devenu brièvement l'amant de Ripley, ni celui du gourou Dillon (Charles S. Dutton), présence massive au regard intense sous d'épaisses lunettes. Quant à Ripley/Weaver, dont le crâne rasé évoque aussi bien Jeanne d'Arc que les déportées de l'holocauste, elle est décidément superbe dans un rôle ambigu, à la fois combattante farouche et cheval de Troie abritant la Bête de l'Apocalypse. Sa trajectoire de "femme virile", de brave petite soldate dure et naïve dans le premier film, gagne encore ici en densité, en humanité et, paradoxalement, en féminité malgré sa tonsure. Dans "Aliens", en se faisant la protectrice de la fillette Newt, elle découvrait l'instinct maternel et son corollaire, la fureur destructrice face à ce qui peut menacer un enfant. Au terme de la trilogie, elle demeure une guerrière mais plus fataliste, plus désabusée, en proie à des doutes et à une lassitude qui culmineront dans son acceptation d'un sacrifice inéluctable. Parallèlement, elle connaît l'amour physique - c'est elle, bien entendu, qui prend l'initiative de la séduction - et une sorte de grossesse, monstrueuse et létale, avec un accouchement-suicide qui restera l'une des scènes les plus bizarres et perverses que nous ait données le cinéma américain...

A revoir les trois films, on mesure mieux à quel point leur impact tient à un subtil équilibre entre ce qui relève manifestement de la science-fiction et ce qui touche à l'irrationnel - onirisme, fantastique et mysticisme. Le sommeil et les rêves jouent dans la saga un rôle de leitmotiv, chaque film s'ouvrant sur un ou plusieurs individus plongés dans l'"hypersommeil" et se terminant (à l'exception du troisième) sur un retour à la léthargie après le cauchemar de la confrontation avec l'Alien. De manière encore plus caractéristique, la "grossesse" du dernier film est annoncée dans "Aliens" par un rêve de Ripley, remarquablement filmé par Cameron au moment où la rescapée apprend d'un séide de la Compagnie qu'elle a dérivé 57 ans dans l'espace avant d'être recueillie par un vaisseau-patrouilleur. A la clinique où on la soigne, son ventre ballonné, agité de spasmes, menace de se déchirer et de s'ouvrir sur la tête sanguinolente d'un bébé Alien aux dents acérées, comme celui qu'avait abrité Kane dans le film de Ridley Scott. Que ce fantasme devienne "réalité" dans "Alien 3" relève bien d'une logique onirique, comme les "inexplicables" (ré)apparitions du monstre à bord de l'une ou l'autre navette, qui choquent si fort les amateurs de rigueur (à moins que l'Alien ne soit capable de se téléporter sur de courtes distances, seule explication science-fictionnelle plausible mais jamais explicitement donnée). Ce qui est sûr, c'est que les "sauts quantiques" de l'Alien ne choquent nullement la majorité des spectateurs, qui ont

Un Alien crépusculaire (4)

face aux performances du monstre l'attitude de "suspended disbelief" familière à tous les rêveurs. S'IL "saute" ainsi, c'est donc que c'est possible - comme l'est le changement de forme perceptible dans "Alien 3", David Fincher ayant voulu que la Bête adulte ne soit plus humanoïde mais ressemble à un vrai fauve, à un jaguar... Encore avons-nous échappé aux métamorphoses souhaitées par Giger, qui rêvait d'un Alien «très attirant, érotique, avec les lèvres d'une belle femme, Je voulais également changer la langue, cette bouche dans la bouche, une idée de Ridley qui me paraissait ridicule (...)» Le hasard a voulu que la sortie d'"Alien 3" coïncide pour moi avec la lecture des deux volumes du passionnant "Hypériorion" de Dan Simmons (Laffont, coll. Ailleurs et Demain). Il y a certes d'immenses différences entre cette vaste épopée teilhardienne et la saga d'Alien, mais je n'ai pu m'empêcher d'établir un parallèle entre le monstre de Giger et l'impressionnante figure du gritche, dieu destructeur dont l'implacable hostilité, les fulgurantes apparitions et le caractère mystérieux participent également de la logique du rêve. Entité mythique et mystique proche du Shivâ de l'hindouisme, le gritche demande aussi un sacrifice qui, seul, permettra d'en venir à bout. Il agit face aux pèlerins d'Hypériorion comme un miroir noir, un révélateur de leurs tendances profondes, les poussant jusqu'au bout d'eux-mêmes. Bien que l'Alien cinématographique soit, comme on l'a vu, une création collective, une créature composite et "impure", il possède cette même aura sacrée, cette puissance révélatrice qui fait d'un être de cauchemar bien davantage qu'un Godzilla de série Z : un archétype en prise sur toute une époque.

L'univers glauque et crépusculaire d'"Alien 3", film sans autre issue que la mort, en dit long sur une Amérique en panne d'espoir, privée par la chute du communisme de l'Empire du Mal qui lui donnait naguère une raison d'être, en proie au sida et à la déglingue économique. Les silhouettes sales et informes des relégués de Fiorina 161, planète-prison figée en un nouveau Moyen-Age, évoquent irrésistiblement les tribus de "homeless" qui rôdent aujourd'hui dans les mégapoles yankees et qui n'attendent plus rien de l'Oncle Sam. Restent les prédicateurs fous, les tartuffes de la Nouvelle Moralité qui voudraient bien cadénasser à nouveau les femmes trop hardies et les gays non repentis. Restent aussi quelques rebelles qui se battent encore pour des rêves bien à eux, des utopies solidaires aux antipodes du Nouvel Ordre bushiste.

Il y a tout cela en filigrane du film sombre et nerveux de David Fincher, qui clôt sur le mode tragique une saga de celluloïd dont on aurait pu craindre qu'elle ne vire à l'insignifiance par abus de répétitions et d'effets gore. Mais il y a parfois des miracles au pays des fabricants de *sequels*. Le monstre de Giger et la belle Ripley ont eu la chance de rencontrer trois metteurs en scène inspirés, pour une balade fantasmagorique qui marque toute une fin de siècle. Avant 1978, la figure de l'extraterrestre hostile était incarnée par une référence obligée : celle des Martiens de H. G. Wells (1898). Depuis que Ridley Scott et H. R. Giger ont uni leurs talents pour un thriller historique, il faut bien reconnaître que les pieuvres wellsiennes, aussi méritantes soient-elles, font pâle figure face à l'Alien. C'est à de tels signes qu'on mesure la puissance d'un nouveau mythe. Désormais, *IL est là*. Et nous aussi, dans le noir où se tissent les plus sombres de nos songes.

(R.G.)

ACTUALITE SCIENCE - FICTION * SUISSE

Exposition Star Trek à Payerne : "Voyagez là où nul homme n'est jamais allé"

Vernissage le 12 septembre de l'exposition organisée par le Fantasy Club. En présence du syndic de Payerne, et après une allocution d'introduction et de présentation du phénomène "Star Trek" par Jean-Marc Detrey, Monsieur Spock coupait le ruban rouge et invitait toutes les personnes présentes à entrer dans la cabine de téléportation qui allait les transporter dans l'univers de Gene Roddenberry. Mise sur pied avec beaucoup d'ingéniosité et d'enthousiasme, cette exposition présente des photos, maquettes, costumes, etc. et dispose d'une petite salle où il est possible de visionner des épisodes de la série et des documentaires s'y rapportant, ainsi qu'un jeu de questions sur ordinateur pour tester ses connaissances. Quelques objets - dont un superbe échiquier klingon de l'artiste française Martine Blond - ont été prêtés par la Maison d'Ailleurs.

L'exposition est ouverte tous les samedis, de 9h à 12h et de 13h30 à 17h, jusqu'au 23 mai 1993, à l'Impasse du Puits 2, Payerne.
Prix de l'entrée : 2.-

Autour d'Hypérion, de Dan Simmons

Introduction

UN CLASSIQUE EST NE

Au judo et dans les autres arts martiaux, une fois atteinte la ceinture noire, il existe un degré progressif de qualification, qui va de un à dix : le *dan*. Seuls les maîtres peuvent acquérir ces grades.

Dan Simmons.

Je sais, le jeu de mots est facile (mais je vous épargne au moins les "cimes" et les "monts"!). N'empêche...

N'empêche que cet Américain barbu à la forte carrure, ancien instituteur, a incontestablement gagné le droit de faire partie des maîtres de la SF. *Hypérion* et *La chute d'Hypérion* constituent un exploit littéraire impressionnant. Amateurs (Prix Locus) et spécialistes (Prix Hugo) ne s'y sont point trompés: l'unanimité ne se fait que sur les chefs-d'oeuvre.

Sur les quatre cent milliards d'habitants de la galaxie, ils sont sept à avoir été choisis par le gouvernement de l'Hégémonie pour participer à un pèlerinage sur la planète *Hypérion* et tenter de percer les secrets du *gritche* et des *Tombeaux du Temps*. *Sept pèlerins, sept*

victimes en puissance qui savent que la rencontre avec le *gritche*, le "Seigneur de la Douleur", sera probablement leur rendez-vous avec la mort.

Le voyage est long sur *Hypérion*, planète en pleine décomposition économique et sociale, au centre d'une imminente guerre galactique. Pour passer le temps, tenter de deviner leur destin, les pèlerins se racontent tour à tour leur histoire. Au fil des récits le lecteur découvre ce redoutable monde d'*Hypérion*.

Le point commun des pèlerins est de s'être déjà trouvés en face du *gritche*, cet être tout-puissant. Et le *gritche* ne les a pas tués. Pourquoi ?

Autant d'histoires, autant de styles différents. Là, dans cette époustouflante variété stylistique se trouve la marque, et à mon sens la magie de l'écrivain Dan Simmons. Ce pourrait être une suite de récits parodiques; ce ne l'est pas. Dan Simmons porte en lui le talent, imité peut-être - mais alors avec quelle maîtrise! - de plusieurs écrivains.

Ce qui frappe aussi, à la lecture de ce monument littéraire, c'est sa richesse. Dans son écriture alerte, l'auteur décrit un univers dont les détails sont si nombreux et si réalistes

qu'il prend consistance dans l'esprit du lecteur. L'analyse fouillée du contexte et des personnages à la psychologie complexe; les multiples références historiques, culturelles, scientifiques, techniques, sociales, tissent un réseau si dense que cet univers romanesque prend la force, l'épaisseur, le poids et la profondeur qui caractérisent les classiques de la littérature.

Hypérion et sa suite, qui ressuscitent le poète romantique anglais John Keats - auteur du poème qui donne son titre à l'ouvrage - est une oeuvre créatrice. Voici, dans ce numéro de *D'Ailleurs*, deux études, esquisses d'entreprises critiques plus vastes que la prodigieuse prodigalité de cette épopée galactique ne manquera pas d'enfanter. (J.-F. T.)

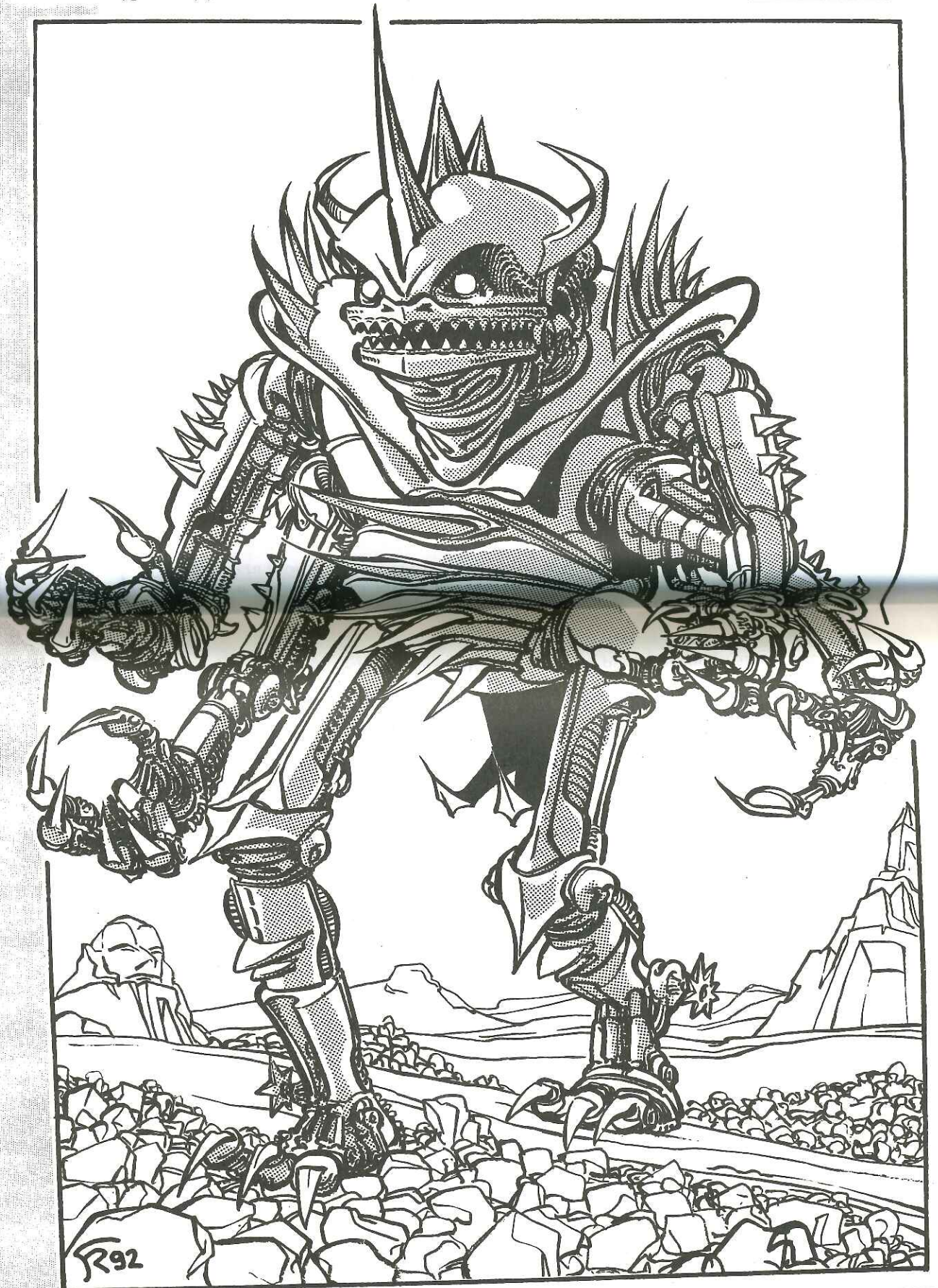
Romans

Dan SIMMONS

*Hypérion**La chute d'Hypérion**Ailleurs et Demain*, Robert Laffont

resp. 490 et 562 p.

Autour d'Hypériorion (2)



Autour d'Hypérion (3)

Dans les griffes du *gritche*

Hypérion et la chute d'Hypérion forment un tout qui en impose. Impossible de contourner cette épopée monumentale et grouillante, fût-ce par le mépris ou l'ignorance. Il en va d'*Hypérion* comme de *Alien III* : on en a déjà trop parlé - ou pas assez. Pour en avoir le coeur net, il faut y aller voir.

L'univers foisonnant de Dan Simmons n'est pas qu'une étape obligée pour ceux qui se targuent de suivre l'actualité SF ; les mille pages de cette saga se consomment avec un plaisir avide, quelles que soient les exigences du lecteur. *Hypérion* fait partie de ces oeuvres gigognes que l'on peut dépouiller couche après couche sans jamais en tarir la substance. Et les mécontents - car il y en a - s'usent en vain l'esprit à lui trouver un défaut majeur.

"Ce n'est qu'un beau pastiche" disent certains, "l'ouvrage d'un bricoleur sans imagination qui juxtapose effrontément tous les clichés de la SF." Quand cela serait-il, quel métier! L'auteur peut allègrement se passer d'ingrédients neufs, tant est consommé son art d'apprêter les restes. "Simmons ne tient pas ses promesses!", accusent d'autres fâcheux ; "il appâte son lecteur en déroulant le fil de dix intrigues simultanées. Mais au bout du compte, il est incapable de démêler l'écheveau." Admettons. Mais avouons aussi avoir mordu à tous ses hameçons, et plongé, avec lui, au coeur des mystères qu'il a su préserver. "*Hypérion* trahit la SF!" protestent à leur tour les puristes ; "il raconte la faillite de la raison scientifique et lui substitue un mysticisme de pacotille!" Peut-être. Il n'empêche que ses échappées vers l'Ailleurs valent les transports des grands visionnaires (Keats, bien sûr, mais aussi Dante, Milton et Bosch). "Que de longueurs, de répétitions et de citations pompeuses!" geignent enfin les lettrés tâtillons. Soit. Mais quelle variété de styles et de rythmes, que de pages haletantes où la finesse psychologique s'allie à l'exotisme du décor.

Bref, autour d'*Hypérion* peut enfler un débat sans fin, fait d'accusations aussitôt retroussées en louanges. Mais il y a mieux à faire que convertir les reproches en mérites. Par exemple, déterminer pourquoi ces deux livres touffus, mal ficelés et pleins de questions sans réponses, suscitent autant l'attention des critiques que l'intérêt du public (A en croire un libraire vaudois, ce serait même un des succès de l'été, tous genres confondus).

On pourrait se contenter d'attribuer cet engouement au savoir-faire de Dan Simmons. Après tout, il a dosé son cocktail en parfait connaisseur de la SF, de son âge classique à ses dernières métamorphoses : un peu de space-opera moderne façon Joe Haldeman dans *La Guerre éternelle* (le récit du soldat Fedmahn Kassad), une cuillerée de polar *cyberpunk*, à la manière de William Gibson (le récit de la détective H. Brawne Lamia), une larme de Robert Silverberg (le récit du lettré Sol Weintraub) et un zeste iconoclaste à la Philip José Farmer (le récit du prêtre Lénar Hyot). La recette est bien sûr approximative : l'on peut rediscuter à l'envi noms et références ; l'auteur, qui a su digérer ses influences, brouille volontiers son jeu. Si certains passages déclenchent une impression de déjà lu, il n'en reste pas moins difficile de désigner le modèle précis dont ils sont inspirés.

Mais laissons les spécialistes du décodage littéraire poursuivre l'enquête : là n'est pas le secret majeur d'*Hypérion*. Le talent d'imitateur de Simmons ne saurait expliquer à lui seul le succès de son roman.

La mythologie mise en place au fil des pages y contribue certainement davantage. Grand brassage d'archétypes, *Hypérion* déploie des scènes à grand spectacle et des figures impressionnantes : le vaisseau-arbre des Templiers, les intelligences artificielles du *TechnoCentre* qui se disputent la maîtrise de l'*infosphère* et préparent l'avènement d'un dieu synthétique, l'armada des mutants *extros*, l'ouverture théâtrale des Tombeaux du Temps, les apparitions du monstrueux *gritche* et l'arbre aux épines où sont crucifiées ses victimes - pour ne citer que quelques exemples.

Simmons est bien conscient de la nature religieuse de sa thématique. Ce n'est pas sans raison qu'il a choisi pour héros sept pèlerins lancés dans un voyage initiatique. Comme n'est pas innocente la mise en abîme de tous les mystères qu'ils chercheront - souvent en vain - à élucider. Repousser les solutions rationnelles toujours plus loin dans le temps et l'espace, telle est la stratégie narrative d'*Hypérion*. Le lecteur y est pris au piège d'une enfilade d'énigmes vertigineuse. Les pragmatiques n'y verront qu'un habile procédé littéraire, destiné à accroître le sus-

Autour d'Hypérion (4)

pense à chaque page. Mais la manoeuvre n'est pas dénuée d'effets métaphysiques : à force de faire surgir derrière les situations et les personnages d'autres intrigues plus complexes et d'autres entités supérieures, qui cachent elles-même d'encore plus puissants meneurs de jeu, Simmons fait perdre pied à la raison humaine. Broyé par tant d'engrenages, l'individu est renvoyé à son insignifiance. Les causes premières, comme les desseins ultimes, échappent à sa compréhension. D'où, chez Simmons, le retour au mythe et au sacré, expressions naturelles d'une humanité soumise à des forces qui la dépassent. D'où, pareillement, le recours à la théologie, qui prend le relai de la science pour exprimer le désarroi des protagonistes.

Ce faisant, l'auteur met en branle un imaginaire puissant. Sous couvert de science-fiction, il exprime des pulsions qui appartiennent au patrimoine de l'humanité et circulent sournoisement dans la culture de masse. L'on ne sera donc guère surpris de retrouver dans *Hypérion* un bestiaire déjà commun à d'autres épopées. Les clones de certaines de ces créatures se comptent même par dizaines dans la science-fiction contemporaine.

Il vaut la peine, pour saisir l'extraordinaire récurrence de tels motifs, de se pencher plus particulièrement sur la figure maléfique du *gritche*.

Il n'y avait rien d'humain dans cet assemblage de vif-argent et de chrome. Comme en un rêve, Kassad remarqua ses quatre bras, les lames rétractiles de ses doigts, la profusion de piquants sur la gorge, au front, aux poignets, aux genoux et sur tout le corps. Mais il ne pouvait, surtout, détacher son regard des deux yeux aux milliers de facettes qui brûlaient d'une flamme rouge auprès de laquelle la lumière du soleil pâlisait et les ombres prenaient des reflets sanglants. (1)

Le *gritche* joue dans *Hypérion* un rôle central, mais insaisissable. L'on ne sait exactement d'où sort ce tueur biomécanoïde bardé de lames acérées et capable de suspendre le temps. Peut-être d'un lointain futur, pour pratiquer sur l'histoire de mortelles excisions à la *Terminator*. Bête de l'Apocalypse décidée à châtier le genre humain, elle inaugure une ère de feu et de sang. Elle suscite des cultes millénaristes (l'Eglise *gritche*) et inspire des vagues de suicides rituels. Son

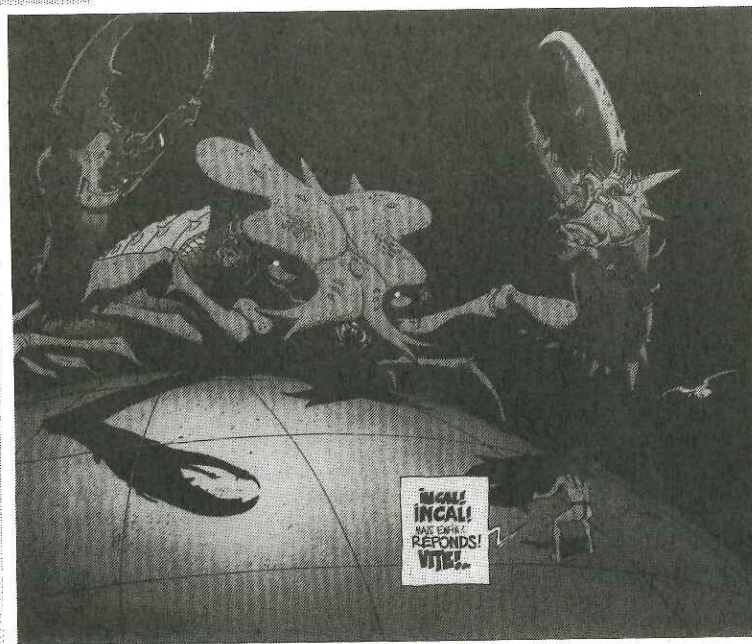
repaire est la planète Hypérion, où une civilisation inconnue a édifié les Tombeaux du Temps et creusé de gigantesques labyrinthes. A tous ceux qui l'approchent, le *gritche* n'apporte que la mort et la douleur. Ses victimes sont empalées sur les branches de l'arbre aux épines et y agonisent pour le reste de l'éternité.

Il paraît difficile d'imaginer monstre plus aveuglément obstiné au mal et à la destruction. Pourtant, son apparition n'est pas unique en SF. La bande dessinée francophone, en particulier, a

mis en image ces dernières années des dizaines de créatures dont le *gritche* semble la copie conforme. La ressemblance (d'aspect et d'intention) est si frappante entre ces entités démoniaques qu'on les croirait issues d'un moule commun.

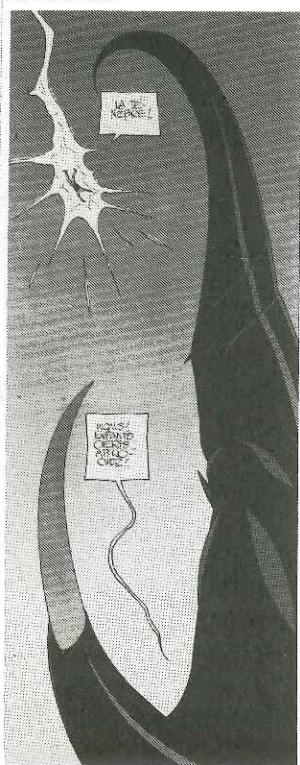
L'Incal (2) de Moebius et Jodorowsky fait intervenir une entité nommée *la Ténèbre*, qui menace d'engloutir l'univers durant les six albums que dure la série. Le héros, John Difool, devra en affronter les manifestations successives au prix d'épreuves et de cascades effrénées, d'un bout à l'autre de la galaxie. Mi-bêtes mi-machines, les incarnations de *la Ténèbre* partagent avec le *gritche* son origine quasi-divine (ou démoniaque)(3), son corps d'insecte géant (4), la profusion de pinces et de lames qui garnit son exosquelette (5), sa

faculté de changer d'état physique (6), ses yeux rouge braise (7) et la charmante habitude d'épingler ses victimes. *La Ténèbre* aussi défie les héros en combat



Le *Cardiogriffe*, incarnation de *la Ténèbre* et frère jumeau du *gritche* (*L'Incal* lumière)

Autour d'Hypérion (5)



singulier, réclame le sacrifice d'un enfant (8) et, sous ses multiples armures, cache une nature obscure, couleur de mort.

Sa carapace, habituellement luisante, paraissait maintenant d'un noir intense sur lequel la lumière ne se reflétait pas. (...) Ses yeux rubis brillaient dans les orbites caves de son crâne. (9)

Dans *l'Incal*, le galop de l'aventure suit également des voies initiatiques. L'on sait la fibre mystique d'Alessandro Jodorowsky, ses facéties de jongleur sacré, son alchimie du verbe et du symbole. Ce sont aussi sept héros (y compris Difooll) qu'il envoie défier *la Ténèbre*, et leur épopée s'achève comme *Hypérion* par de transcendantes révélations.

Mais la ressemblance ne s'arrête pas là. Comme dans *Hypérion*, l'univers de *l'Incal* est partagé entre des castes jalouses, la *Cité Techno* (le *TechnoCentre* pour Simmons) complotte la fin de l'humanité et les conflits en cours menacent de dégénérer en guerre cosmique.

... il sent une douleur dans la poitrine. Son mouvement de hanches continue, s'accélère, même quand il ouvre les yeux et voit...

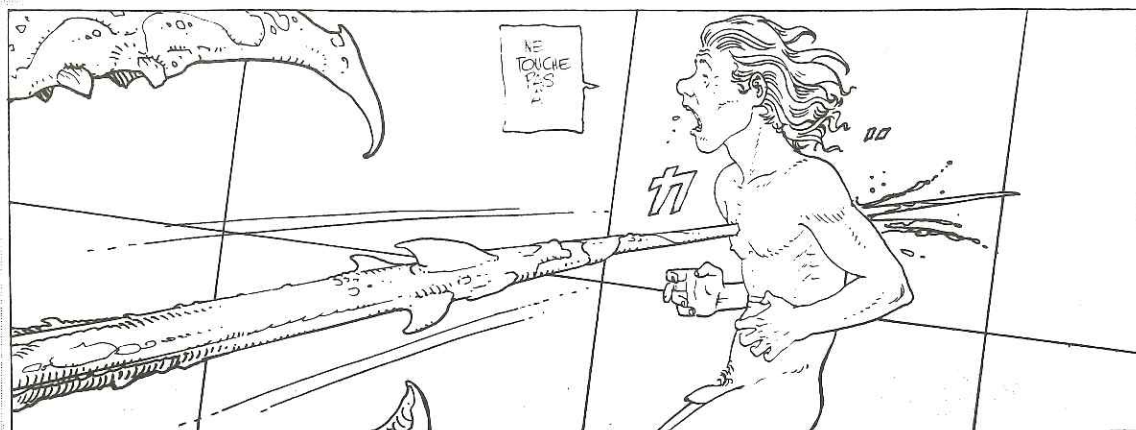
... l'énorme épine d'acier (...) qui manque de l'empaler tandis qu'il se redresse par réflexe, en arrière. La lame d'acier a fait couler son sang, qui goutte sur la chair pâle de la fille (...). (10)

Cette scène d'horreur, où le colonel Kassad est piégé en plein coït par la transformation de son amante en *gritche*, se retrouve presque intégralement dans une autre BD de Moebius, *Les Jardins d'Edena* (11). L'épisode intéressant se situe au moment où les protagonistes, Stell et Atan, consomment leurs retrouvailles amoureuses. A l'instant où ils parviennent à l'orgasme, les dalles qui recouvrent le sol

Autre incarnation de *la Ténèbre* dans *La cinquième essence* (Tome V de *L'Incal*)

s'écartent sous la poussée d'un gigantesque reptile (aux yeux rouges). Le monstre souterrain se jette sur le jeune homme et lui transperce la poitrine de l'extrémité de sa langue, acérée comme une lance. La pointe se casse et reste fichée en plein coeur du héros.

Quant à Atan, elle subira quelques pages plus loin le sort qui attend Brawne



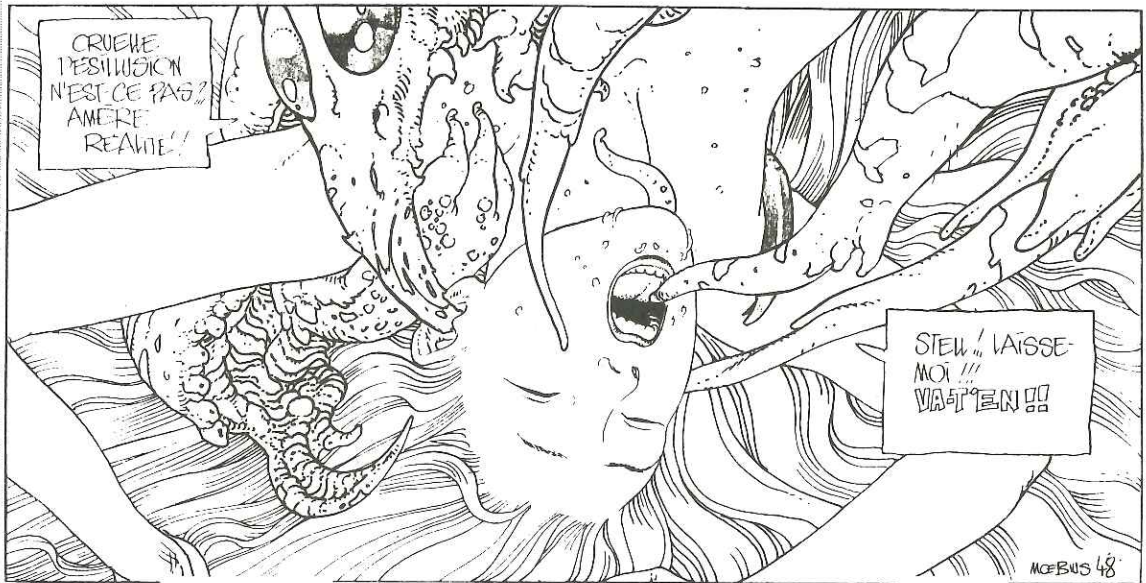
Lamia dans la chute d'Hypérion :

Le gritche tendit le bras droit. Les lames de ses doigts, longues comme des aiguilles à repiquer, captèrent la lumière. L'une d'elles se glissa derrière sa tête, trouva une certaine partie de son crâne et s'enfonça à l'intérieur sans la moindre sensation de friction, sans autre douleur que celle d'une pénétration glacée et anesthésiante. (12)

Stell empalé par le monstre des *Jardins d'Edena* de Moebius

Autre classique de la BD, *La foire aux immortels* (13), de Enki Bilal, fait également intervenir un précurseur du *gritche*. Au bas de la page 57 de l'album, on peut découvrir un terrifiant prédateur aux allures de cafard géant. Il vient d'assassiner Alcide Nikopol, un cosmonaute rendu

Autour d'Hypérior (6)



Le sort de Atan, dans Les Jardins d'Edena

fou par des manipulations extra-terrestres. Le corps du meurtrier est muni de nombreux appendices crochus. Ses membres antérieurs s'achèvent par des griffes acérées, en forme de poignards. C'est l'un de ces dards qu'il a enfoncé dans le thorax du malheureux astronaute.

Les lames de ses doigts se déployèrent. Je sentis mes jambes vaciller, mais je ne reculai pas tandis que les salpels pénétraient dans ma poitrine comme des flammes froides, avec la pré-

sion d'un laser chirurgical en train de fendre un nerf dans le sens de la longueur. (14)

Détail : les couleurs sont réparties à l'inverse de la Ténèbre. Ici, les yeux sont noirs et la carapace, rouge vif.



Le tueur insectoïde de La Foire aux Immortels

Dans *La Nuit* (15), de Philippe Druillet, des légions de zonards mutants s'arrachent du cloaque urbain pour déferler sur le monde. Ces zombies ont pour ennemis les *polars*, flics vampires aux crocs acérés et aux yeux rougeoyants qui accrochent leurs prisonniers à des crochets de bouchers. Lorsqu'à la fin de l'album, la violence et la défonce atteignent leur paroxysme, griffes, gueules béantes et mâchoires de métal envahissent l'image et broyent les héros.

(Le gritch) ouvrit à nouveau la gueule et pencha la tête jusqu'à ce que le champ de vision de

Autour d'Hypérion (7)

Kassad ne soit rempli, d'une oreille à l'autre, que de rangées de dents. La créature n'avait pas d'haleine, mais la chaleur de sa fournaise intérieure avait une odeur de soufre et de limaille d'acier portée à haute température. (16)

Dans *Les 6 voyages de Lone Sloane* (17), le même Druillet mettait déjà en branle un robot géant, porteur de destruction sur une planète elle-même transformée en cimetière intergalactique. Coiffé d'une couronne épineuse, la créature métallique fait une apparition en pied sur une double planche et manque écraser le héros.

Caza aussi a dessiné plusieurs versions du monstre. Dans *Arkhé* (18), album somptueux, il raconte sur quatre planches la naissance et la mission sanglante de *M le maudit*, un scorpion humanoïde dont les écailles chitineuses et les ongles luisent des derniers feux de l'Armagedon. Également cousins du gritche, les hommes-métal qu'il dessina pour le fim d'animation *Gandahar* (19) portent comme lui serres, carapace et yeux de braise.

L'on ne peut clore cet inventaire sans un détour par le cinéma. Bien sûr, l'on songera d'abord à *Alien* (20), créature "biologiquement parfaite" et prodigieuse machine à tuer. Mais la parenté avec le gritche s'impose davantage dans le cas du robot assassin de *Terminator II*. Lui aussi débarque du futur afin de redresser le cours de l'Histoire, transforme ses membres de vif-argent en lames d'acier trempé (voir la scène de l'ascenseur) et se dématérialise à volonté pour franchir les obstacles ou échapper à ses adversaires.

Inutile de dresser plus avant cette liste de convergences. Ces quelques références auront suffi à étayer une thèse simple : la SF est un lieu où, malgré la caution du rationnel, l'imagination obéit à des lois capricieuses. L'originalité de sa thématique ne l'empêche pas de puiser, avec une tendance à la répétition surprenante, dans un répertoire secret, fait d'images oniriques, de symboles et de fantasmes collectifs. L'on ne peut qu'être frappés de la fréquence avec laquelle cette dimension irrationnelle transparait dans de la conjecture. *La surprise est d'autant plus grande quand à l'évidence ces manifestations inconscientes s'y bousculent plus que dans d'au-*

tres genres, s'y incarnent par vagues spontanées et sous des aspects communs à de nombreux auteurs.

Difficile d'analyser la portée spécifique de cette mythologie sauvage sur la science-fiction, ou d'approcher avec pertinence les figures symboliques qui, tel le gritche, s'y font soudain si présentes. Faut-il les traiter comme les modernes avatars de dieux, de démons ou de héros anti-ques? Après tout, par le biais de John Keats et de son poème *Hypérion*, Simmons se réfère explicitement à la mythologie gréco-romaine. En suivant Jung, ou ses héritiers Joseph Campbell (21) et Gilbert Durand (22), l'on pourrait se contenter de déchiffrer l'imaginaire contemporain à l'aide de mythes ancestraux. Archétypes des psychanalystes ou formes platoniciennes, ces modèles immuables conditionneraient toute création humaine et suffiraient à lui donner sens. Le gritche, dans cet esprit, ne serait que la résurgence d'une imagerie enfouie dans l'inconscient collectif. Par exemple, quelque Léviathan cornu échappé d'une diablerie médiévale.

Mais cette forme de *mythocritique*, évoquée par Gérard Klein et Elisabeth Vonarburg dans un récent débat d'idées (23), rend-elle vraiment justice à la science-fiction? On voit mal cette dernière, dans sa quête effrénée de jamais vu, champ d'invention et d'extrapolation par excellence, se prêter de bon gré à cette analyse archéologique. Ce serait lui ôter sa raison d'être, nier ce vers quoi tout entière elle tend : la nouveauté (ce *novum* cher à Darko Suvin (24)). Comment une théorie qui vénère le passé rendrait-elle compte d'un courant artistique qui a fait du futur, de l'ailleurs et de la mutation ses thèmes de prédilection? En ce sens, l'on peut donc convenir avec Gérard Klein que "la mythocritique n'a aucune pertinence lorsqu'appliquée à la SF", aussi vrai que l'on ne saurait expliquer le surgissement du neuf par la répétition du même.

Mais cela ne signifie pas qu'il faille contester à la SF un rôle mythologique, voire cosmogonique. Parce que rationnelle et en apparence respectueuse des règles du jeu scientifique, elle offre un cadre vraisemblable - et donc une force nouvelle - aux mythes qu'elle capte et transmute. Car ceux-ci non seulement y perdurent, mais ils s'y transforment et s'y multiplient généreusement. *Créateurs d'étoiles* (25), *Dans le torrent des siècles* (26), *Les plus qu'humains* (27), *L'île des morts* (28), *Radix* (29), *Eternité* (30), *Inexistence* (31): les titres de ces classiques de la SF annoncent de façon parlante le projet prométhéen de leurs auteurs : toucher par l'imagination à des entreprises jusque-là réservées aux dieux : genèse de l'univers, manipulation du destin, inversion du temps, accélération de l'évolution, asservissement de la matière, victoire sur la mort. Nulle

Autour d'Hypérion (8)

part ailleurs ne se déploie une telle mythopoïèse, pourvoyeuse d'autant d'images, de rêves et de cauchemars. L'influence sur l'imaginaire moderne de la Fantasy ou du fantastique, pourtant plus proches des contes de fées et du surnaturel n'atteint pas une telle ampleur.

Voyez l'impact d'*E.T.*, de *Star Wars*, de *Terminator* ou de *Star Trek*. L'engouement dont jouissent ces films dépasse les bornes de la cinéphilie. On le voit dans les congrès de Trekkers et autres processus d'identification collective célébrant ces oeuvres-culte. L'amateur fait place au fan et à ses rituels : port d'attributs, mascarade, collection de fétiches, communion béate. Toute une magie profane qui tente de forcer la fiction à se confondre au réel. L'on objectera que, hors de la SF, se développent des idolâtries encore plus dévorantes. Chez les supporters d'équipes de football, par exemple, ou lors d'un concert de Michael Jackson. C'est vrai. Surtout si l'on chiffre ces phénomènes de masse en nombre de cannettes lancées sur l'arbitre ou en taux de pâmoisons par mètre-carré. Il n'en reste pas moins que la science-fiction, à défaut de mobiliser par légions des groupies hystériques, a pénétré la mythologie des foules beaucoup plus profondément que l'on ne pense.

Car enfin, si l'on veut parler de mythes, et mesurer leur portée réelle, il faut se rappeler qu'ils furent d'abord des objets de foi, ayant marqué leur temps et sa société. Il est injuste de dissenter de mythes réduits au statut de concepts désacralisés, dévolus à la critique littéraire ou relégués dans l'inconscient collectif, alors qu'ils continuent, sous nos yeux, à fasciner les masses et à modeler leurs croyances. Attitude d'autant plus déroutante que la SF contribue plus que toute autre forme d'imaginaire à leur genèse et à leur mise en circulation.

Bertrand Meheust a montré dans *Science-fiction et soucoupes volantes* (32) que les auteurs de SF du début du siècle avait anticipé avec une précision extraordinaire les apparitions d'OVNIs. Les disques volants pilotés par des savants fous et autres vaisseaux fantômes du *merveilleux scientifique* d'avant-guerre préfiguraient les vagues d'observations de *soucoupes volantes* qui allaient déferler sur la planète dès 1947. L'on connaît l'ampleur de ce phénomène social, les

milliers de témoignages qui l'étayaient, ses controverses, ses retombées médiatiques, ses excès et les sectes dont il a suscité l'émergence. Il reste à espérer que le *gritche* et ses clones, si présents dans la SF contemporaine, restent des fictions livresques et ne s'avisent pas de débarquer parmi nous toutes griffes déployées. (FR)

- (1) Dan SIMMONS, *Hypérion*, p.170
- (2) MOEBIUS & JODOROWSKY, *L'Incal*, une aventure de John Difool, Les Humanoides Associés, collection Eldorado, 1981 - 1988 (6 albums)
- (3) Révélée dans *La cinquième essence* 2e partie, tome VI de *L'Incal*.
- (4) Voir le vaisseau en forme d'araignée géante ou le *Cardiogriffe* qui assaille John Difool, resp. en pages 12 et 22 de *L'Incal lumière* (tome II de *L'Incal*).
- (5) Les mêmes que (3), et aussi en pages 2, 32 et 33 de *La cinquième essence* 1ère partie, tome V de *L'Incal*.
- (6) p.36 et 37 de *La cinquième essence* 1ère partie, tome V de *L'Incal*.
- (7) En plus des apparitions citées ci-dessus, voir aussi la page finale de *Ce qui est en haut*, tome IV de *L'Incal*.
- (8) Celui de Solune, fils du *Métabaron*, dans *La cinquième essence* 1ère partie.
- (9) *La chute d'Hypérion*, p. 493.
- (10) *Hypérion*, p.176.
- (11) MOEBIUS, *Les Jardins d'Edena*, Casterman, 1988
- (12) *La chute d'Hypérion*, p.201.
- (13) Enki BILAL, *La foire aux immortels*, Dargaud Histoires fantastiques, 1980.
- (14) *La chute d'Hypérion*, p. 335
- (15) Philippe DRUILLET, *LaNuit*, Les Humanoides Associés, 1981
- (16) *La chute d'Hypérion*, p. 363
- (17) Philippe DRUILLET, *Les 6 voyages de Lone Sloane*, Dargaud Histoires fantastiques, 1972
- (18) CAZA, Arkhé, Les Humanoides Associés, 1982
- (19) dans CAZA, *Chimères*, Les Humanoides Associés, 1988, p.A32 et A37. Le film *Gandahar* est une adaptation du roman de Jean-Pierre ANDREYON, *Les Hommes-Machines contre Gandahar*. (Denoël, *Présence du futur*)
- (20) *Alien I*, évidemment, qui reste la référence, comme le rappelle Georges Panchar dans l'édito du présent D'AILLEURS.
- (21) Joseph CAMPBELL, *Les héros sont éternels*, Seghers, 1987. Titre original : *The Hero with a Thousand Faces*, New York, 1949.
- (22) Gilbert DURAND, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Seuil
- (23) Elisabeth VONARBURG - Gérard KLEIN, *Réaction en chaîne I*, *Nous les Martiens* no 22, septembre 1992
- (24) Darko SUVIN, *Logique narrative, idéologie et portée de la SF*, *Protée*, vol. 10, no 1, printemps 1982, Université de Chicoutimi.
- (25) Olaf STAPLEDON, *Créateurs d'étoiles*, Editions Planète 1966
- (26) Clifford SIMAK, *Dans le torrent des siècles*, Editions J'ai lu science-fiction, 1973
- (27) Théodore STURGEON, *Les plus qu'humains*, *Le Rayon fantastique*, Hachette, 1956
- (28) Roger ZELAZNY, *L'île des morts*, *Anti-mondes*, Opta, 1971
- (29) A. A. ATTANASIO, *Radix*, *Ailleurs et Demain*, Robert Laffont, 1983
- (30) Greg BEAR, *Eternité*, *Ailleurs et Demain*, Robert Laffont, 1988
- (31) David ZINDELL, *Inexistence*, Editions J'ai lu science-fiction, 1988
- (32) Bertrand MEHEUST, *Science-fiction et soucoupes volantes*, Mercure de France, 1978.

Autour d'Hypérion (9)

L'art des cartes

C'est bien un piège : 489 pages d'un volume de la collection Ailleurs et Demain (Laffont) pour *Hypérion* et 562 pour *La Chute d'Hypérion*. Si on se laisse prendre à les lire, c'est par les sentiments. Curiosité, affection, dégoût, respect pour les personnages et leurs heurs et malheurs mais aussi pour la facture du roman, la façon de mêler et d'entremêler les existences, les événements, les emprunts littéraires et culturels et les visions historisantes. Tout ça est des plus efficaces. Le vocabulaire est savoureusement déroutant avec juste ce qu'il faut de portes distantes, de pangermie, d'IA, de technocentre et d'Extros pour se sentir catapulté dans l'exotisme d'un avenir lointain sans que le dépaysement se fasse trop cruellement sentir. Quoiqu'il faille un peu s'accrocher dans les trente premières pages, ce qui m'inciterait à déconseiller la lecture d'*Hypérion* à un néophyte en SF, mais son succès de librairie me contredit. La technique de Dan Simmons est au point : ses néologismes sont suffisamment bien choisis pour qu'on en devine le sens dès leur première apparition et suffisamment bien traduits pour que cette qualité survive au passage "dislinguistique" de l'anglais au français.

Simultanément, Simmons exploite de manière intensive ce qui devient un véritable filon de son roman : l'emprunt littéraire caractérisé. François Rouiller l'évoque pour ce qui est de la SF. Mais Simmons ne s'y confine pas. A Chaucer, véritable pilier de la littérature anglo-saxonne, il emprunte la forme de ses *Canterbury Tales* : une suite de fables que se racontent en chemin des pèlerins. Il cite intégralement *The Second Coming*, poème de W. B. Yeats, chantre de la première révolution irlandaise, en 1916. Mais des emprunts à des oeuvres aussi célèbres ne peuvent relever du plagiat : il faudrait pour cela que le lecteur puisse s'y laisser prendre, ce qui est impossible. Surtout que Simmons cite ses sources de la manière la plus claire qui soit, mettant en évidence les extraits, situant l'oeuvre dans l'histoire et dans son contexte littéraire. Il utilise

même certains éléments de la vie de l'auteur dans la trame de son roman. Ainsi reconnus, les emprunts deviennent des signes en eux-mêmes, comme une sorte de vocabulaire un peu plus complexe, qui construit un discours qui serait fait de morceaux de littérature. Ils constituent une véritable source d'inspiration et leur exploitation intensive permet néanmoins la création. Le roman se lit alors aussi comme une réflexion sur la création littéraire et le mode de fonctionnement de la pensée, par association et synthèse entre des images déjà créées, entre des réflexions déjà formulées.

Au centre du roman : Hypérion, à la fois titre, planète et référence principale. *Hypérion* fut d'abord le titre d'un poème de John Keats écrit en 1818-19. Keats fait lui aussi un emprunt, procédé parfaitement commun à l'époque, surtout en poésie : Hypérion appartient à la mythologie grecque, c'est l'un des Titans, maître du soleil avant l'avènement des dieux olympiens. Le poème développe un instant bien particulier, celui de la chute des Titans. Tous sont déjà vaincus, sauf Hypérion. Comme dans le roman, Keats met en scène un "temps arrêté" (Simmons), "le même battement des ailes du temps" (Keats), celui où Apollon "meurt à la vie". Le poème s'interrompt brutalement à l'instant où Apollon devient immortel. Le roman de Simmons peut quant à lui être considéré comme un instant de "temps arrêté" beaucoup plus étendu : celui de la transfiguration d'Apollon, futur vainqueur d'Hypérion.

Les termes de comparaison ne manquent pas entre le roman et le poème, au-delà de leur titre et même de leur argument. Le décor tient une place particulièrement importante dans de longues descriptions très détaillées de lieux extra-terrestres : vallée ombragée, palais d'Hypérion et refuge des Titans dans le poème, planètes colonisées par l'hégire, la planète Hypérion elle-même ou tombeaux du temps dans le roman. Les événements stupéfient les personnages, ce qui désigne l'instant comme unique, incomparable : chez Keats, Saturne ne trouve nulle trace de la chute des Titans dans les textes anciens, chez Simmons, Meina Gladstone, présidente du gouvernement de l'Hégémonie, n'a jusqu'à la fin du roman aucune certitude sur le sens et l'issue de ce qui arrive aux mondes. Là où Keats domine sans nul doute, c'est dans sa *Chute d'Hypérion*. Son style devient plus dépouillé. Il se limite à des fragments arrêtés en plein vol, qu'il publie quand même, ce qui prouve qu'il les considère d'une certaine manière comme complets.

L'*Hypérion* de Keats s'interrompt aussi brutalement. Sa composition suit de près la dernière crise de tuberculose de l'auteur, en 1817. Il s'agit là d'un événement considéré comme majeur pour

Autour d'Hypérion (10)

L'oeuvre du poète par l'ensemble de ses critiques et dont Simmons nous transmet le récit dans son roman. *Hypérion*, le poème, participe d'une tentative d'appivoiser la douleur et la perspective de la mort. Keats décide d'écrire non sa révolte personnelle mais un instant représentatif de l'histoire de la douleur, une allégorie des interrogations désespérées auxquelles il doit se livrer. C'est la douleur qui révèle aux personnages le changement qu'ils sont en train de subir. Cela est encore plus vrai dans le roman de Simmons. Chacun des pèlerins expérimente la plus forte douleur que sa personnalité peut entrevoir. Or dans le poème de Keats, le Titan Oceanus donne un sens à l'histoire des défaites, et donc de la douleur : du chaos et des ténèbres est née la lumière, de la lumière, le ciel et la terre, du ciel et de la terre les Titans, de l'un d'eux les dieux. La règle est celle de la beauté qui doit toujours vaincre. Or les dieux sont plus beaux que les Titans et la poésie d'Apollon dépasse tout ce qui l'a précédée et en particulier les modestes chants de Clymène dans son coquillage. Une telle vision donne un sens à la douleur et à la mort, celle des dieux ou celle de l'homme. Elle semble admise par Dan Simmons. C'est peut-être ce qui, en notre cynique vingtième siècle, est le plus gênant dans la fin de *La Chute d'Hypérion* de Simmons : cette forme d'optimisme plutôt béat qui justifie la fin de la race humaine par l'émergence d'une race meilleure. D'une certaine manière, cette conception optimiste de l'histoire qui évolue pour le meilleur excuse ou justifie n'importe quelle action humaine.

Hypérion, le roman, accorde à la poésie une large part, personnalisée par Martin Silenus. On retrouve dans son nom celui de Silène, père des satyres et précepteur de Dionisos, toujours ivre mais capable de raconter au roi Midas entre autres merveilles celle d'un arbre dont les fruits redonnent la jeunesse aux gens très âgés, les faisant redevenir des enfants avant de les faire disparaître. Voici débusqué un emprunt moins évident de Simmons, celui du destin de la fille de Sol Weintraub. La comparaison avec le poème de Keats amplifie encore cette importance de la poésie, apparentée à la musique par la lyre d'Apollon. Silenus lui-même se prend pour une sorte de prophète, voire plus, quand il lui semble créer le gritch à mesure qu'il le poursuit dans son poème.

La concordance affichée par Simmons entre son roman et le poème de Keats est soulignée par d'autres indices. Mnémosyne, mère des neuf muses et témoin de la transformation d'Apollon dans la mythologie, apparaît dans les deux *Hypérions*. Cela suggère que le colonel Kassad de Simmons pourrait devenir un nouvel Apollon. Le nom de Brawne Lamia, seule femme parmi les pèlerins, résonne lui aussi. Keats s'était déjà appliqué à faire un poème sur *Lamia*, une déesse presque terrorisante de l'amour et de la guerre, à qui Zeus accorda le don de se sortir les yeux de la tête et de les remettre en place à volonté. On se croirait dans l'infosphère à la suite de BB le branché.

Ainsi, à travers le poète anglais John Keats, des dieux grecs sont invoqués dans le roman. Quel est leur rôle ? En SF, la création littéraire de mondes et de siècles entiers entraîne fréquemment la question de l'existence d'un ou de plusieurs dieux. La mise en scène et le mode d'exploration spécifiques à la SF font que la "création" au sens divin apparaît en tant que thème. Ainsi une simple petite fable comme celle de Wildy Petoud dans notre dernier bulletin, débouche sur un champ de réflexion qui n'est pas celui des fables de La Fontaine (la morale humaine et sa gestion) mais sur une morale de l'humanité ou du genre humain tout entier.

Ces quelques traits pour essayer de montrer que les emprunts littéraires classiques de Simmons peuvent représenter non pas une déception mais un enrichissement. Ils encouragent une réflexion parallèle à la lecture, dont la meilleure SF est le lieu : les hommes sont-ils des titans déchus ou en passe de chuter ? Qui seront les prochains dieux ? A quand la fin d'un âge que de plus en plus de monde prédit ? Une chose est sûre : les hommes du roman de Simmons se sont fait manipuler par leurs "super-ordinateurs" jusqu'à leur laisser commettre l'implosion de la Terre, mais les armes qu'ils croient maîtriser sont beaucoup plus puissantes que la foudre et les volcans des dieux antiques.

Réflexion sur la science et sur l'avenir de l'humanité, sur la manière de créer de la nouveauté en littérature... Et si on ne faisait que mélanger indéfiniment le même paquet de cartes ? A l'opposé du mythe des poètes maudits (y compris Martin Silenus). C'est ce que *Hypérion* de Dan Simmons pourrait aussi vouloir nous dire. J'en reviens à ce que je disais : cette lecture est une patience en soi, ou un jeu divinatoire. (F.G.)

La SF dans les livres pour enfants : état des lieux

Jusqu'au milieu de la décennie 80, bon nombre d'éditeurs pour la jeunesse publiaient des titres de SF rassemblés dans des collections spécialisées. Puis, peu à peu, celles-ci disparurent. Exit donc "L'Age des étoiles", "Folio junior. SF", "Travelling sur le futur", etc.

En 1987, les Editions Casterman abandonnaient la collection "L'Ami de poche" qui avait publié quelques bonnes choses comme "La Fée et le géomètre" d'Andrevon, "Les Conquérants de l'Ombre" de Silverberg, "Destination Centaure" de Van Vogt ou encore "Nunatak" de Wintrebert, lançait quatre collections distinctes, chacune spécialisée dans un genre différent ("Aventures à construire", "Epopée", "Mystère" et "Passé composé") ; pas de place pour la SF et la responsable de l'époque me répondait dans un colloque que la science-fiction ne l'intéressait pas et qu'elle n'en publierait donc pas... De même, Hachette, en créant "Verte Aventure" il y a deux ans *oubliait* la SF dans les quatre sous séries (Verte Aventure Policière, Fantastique, Humaine et Héroïque) mais a sorti "Les Chats de Lehr" dans "Verte Aventure. Fantastique" ! Contrairement à sa consœur belge, Hachette possède d'autres collections où sont publiés des romans de SF.

Heureusement, la grande majorité des éditions pour la jeunesse n'ont pas la même politique et publient, de temps en temps, un ouvrage de SF dans leurs collections "généralistes". S'il y a moins de titres que dans la décennie précédente, il y a aussi moins de traductions.

Par exemple, les mensuels "J'aime lire" et "Je Bouquine" proposent au moins une fois par an un titre de SF, et "Je Bouquine" a consacré plusieurs de ses dossiers à des auteurs comme Asimov, Brown ou Shekley. Quant à la collection "Zanzibar", éditée par Milan qui s'obtient par abonnement ou s'achète

en librairie, publie en général deux romans ou recueils de nouvelles de SF par an.

Mais les romans de SF ne sont pas toujours signalés comme tels et il n'est pas rare que même la lecture du résumé laisse dans l'ignorance. C'est peut-être pour préserver un certain suspense, dans "Le Fils du concierge de l'opéra" de F. Couprie par exemple ; mais peut-être par peur de rebuter des acheteurs hostiles à la SF. Tant mieux si cela peut amener de jeunes lecteurs à revoir leurs idées préconçues et à découvrir qu'ils peuvent apprécier ce genre. Mais quelles complications quand on cherche précisément de la SF pour des enfants.

Dans la totalité des parutions, peu de titres s'adressent aux enfants de moins de 12 ou 13 ans. Pour les adolescents, par contre, aucun problème : on peut facilement leur conseiller des ouvrages sortis dans les collections pour adultes. Par exemple les Asimov, la série des "Princes d'Ambres" de Zelazny, les Wul (Présence du futur) ou encore "Espion de l'étrange" de Karel Dekk (Fleuve Noir), etc. Et la grande majorité des titres publiés dans les collections "de jeunesse" s'adressent à eux.

Voici un choix d'une centaine de titres parus ces dernières années, classés par tranches d'âge. Pour les plus anciens, épuisés, cherchez-les en bibliothèque et demandez de l'aide à votre bibliothécaire préféré(e).

Pour approfondir le sujet, quelques textes intéressants :

- un article sans titre de J.-L. Wanecq in "Lecture jeunesse" No 35(1985)
- "Science-fiction pour jeunes" / Daniel Sermine in "Lurelu" Vol. 8 No 2(1985)
- "Griffon" No 86(1988)
- "La Science-fiction de A à Z" / Claude Aziza in "La Revue des livres pour enfants" No 121(1988)
- "Panorama de la science fiction" / H. Mathery et E. Buffin-Moreau in "Les Actes de lecture" No 23(1988)

La SF dans les livres pour enfants (2)

ALBUMS

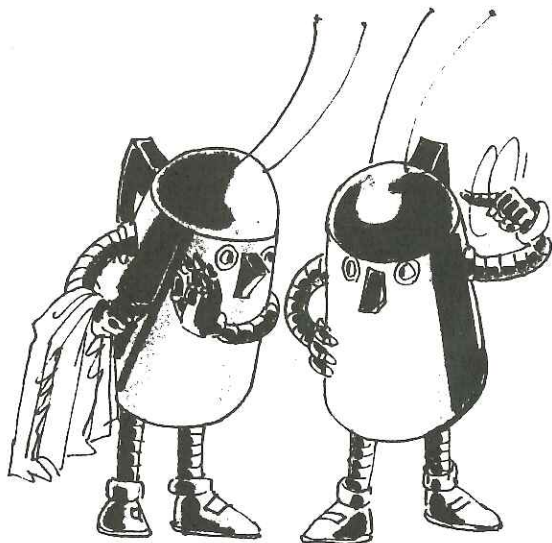
- Brunhoff, L. de : Babar sur la planète molle. - Hachette
 Burston, P. : La Planète aux cent pièges. - Gründ, 1985. - (Vivez l'aventure)
 Eco, U. : Les Trois cosmonautes. - Grasset, 1989
 Gantschev, I. : Astropopov, un étrange visiteur. - Nord-Sud, 1991
 Hawkins, C. et J. : Catox le chat de l'espace et l'araignée de l'espace. - Albin Michel, 1988
 Hawkins, C. et J. : Catox le chat de l'espace et la planète rose. - Albin Michel, 1988
 Kitamura, S. : La Planète d'Arthur. - Seuil, 1989
 Krings, A. : Nickel. - L'Ecole des loisirs, 1991
 Willis, J. : Docteur Xorgol, le grand livre de la météo terrienne. - Kaléidoscope, 1992

ROMANS (premières lectures)

- Alessandrini, J. : Paul et le robot. - Bayard, 1990. - (J'aime lire)
 Delval, M.-H. : Le Professeur Cerise. - Bayard, 1990. - (J'aime lire)
 Prou, S. : Belle. - Messidor/La Faranole, 1990
 Willis, J. : Docteur Xorgol, le grand livre des petits Terriens. - Gallimard, 1989. - (Folio benjamin)
 Willis, J. : Docteur Xorgol, le grand livre des toutous terriens. - Gallimard, 1990. - (Folio benjamin)
 Willis, J. : Le Long manteau bleu. - Gallimard, 1989. - (Folio benjamin)

MOYENS (de 8 à 12 ans environ)

- Asimov, I. et J. : série "Norby le robot". - Hachette. - (Bibliothèque verte)
 Bichonnier, H. : Les Voyages de l'Emiliana. - Hachette, 1988. - (Le Livre de poche. Clip)
 Boudet, R. : Objectif Terre !. - Milan, 1990. - (Zanzibar)
 Cénac, C. : Les Robestiques (nouvelles). - Milan, 1990. - (Zanzibar)
 Clément, C. : L'Homme qui allumait les étoiles. - Duculot, 1991
 Dick, P.K. : Nick et le Glimmung. - Gallimard, 1989. - (Folio junior)
 Ebly, P. : séries
 "Les Conquêteurs de l'impossible" et
 "Les Evadés du temps". - Hachette. - (Bibliothèque verte)
 Grenier, C. : Futurs antérieurs (nouvelles). - Milan, 1989. - (Zanzibar)
 Grimaud, M. : Le Tyran d'Axilane. - Gallimard, 1991. - (Folio junior)
 Held, J. : La Poudre des sept planètes. - Hachette, 1990. - (Le Livre de poche jeunesse)
 Held, J. : Piège sur Orlanda. - Milan, 1987. - (Zanzibar)
 Michels, T. : Galamax appelle la Terre. - Hachette, 1987. - (Le Livre de poche jeunesse)



ill. de F. Place "Panique à Plexipolis"

La SF dans les livres pour enfants (3)

MOYENS (suite)

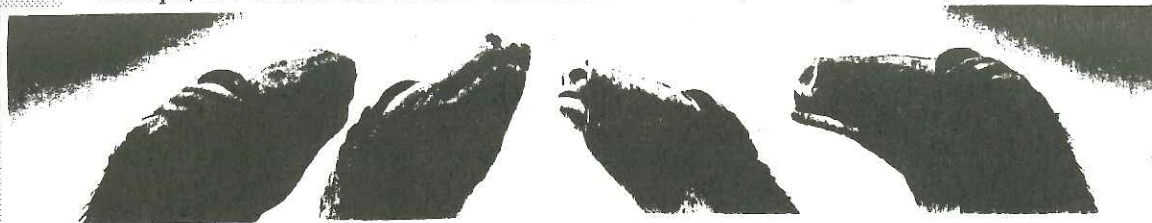
- Missonnier, C. : Extraterrestre appelle CM1. - Rageot, 1992. - (Cascade)
 Morel, R. : Panique à Plexipolis. - Hachette, 1987. - (Le Livre de poche jeunesse)
 Newth, P. : Matilda la petite robote. - Flammarion, 1988. - (Castor poche)
 Pelot, P. : Le Pays des rivières sans nom. - Milan, rééd, 1988. - (Zanzibar)
 Sautereau, F. : Classe de Lune. - Rageot, 1989. - (Cascade)
 Sautereau, F. : Un Trou dans le grillage. - Nathan, 1989. - (Arc en poche)
 Tsutsui, Y. : La Traversée du temps. - L'Ecole des loisirs, 1991. - (Neuf)
 Vizerie, B. : La Porcelaine de l'univers (nouvelles). - Hachette, rééd. 1988. -
 (Le Livre de poche jeunesse)

ADOLESCENTS

(ne sont cités ici que des titres parus dans des collections pour la jeunesse)

- Andrevon, J.-P. : La Fée et le géomètre. - Nathan, rééd. 1992. - (Arc en poche)
 Beaupe, P.-M. : Flora, l'inconnue de l'espace. - Flammarion, 1987. - (Castor poche)
 Camus, W. et Grenier, Ch. : Une Squaw dans les étoiles. - Gallimard, rééd. 1990. - (Folio junior)
 Châteaureynaud, G.-O. : Le Combat d'Odiri. - Bayard, 1991. - (Je Bouquine)
 Christopher, J. : Boule de feu. - L'Ecole des loisirs, 1989. - (Médium poche)
 T.1 : Boule de feu / T.2 Nouveau monde / T.3 La Danse du dragon
 Christopher, J. : La Trilogie des Tripodes. - L'Ecole des loisirs, 1989. - 3 vol. - (Médium poche)

Escarpit, R. : Le Petit dieu Okrabe. - Messidor/La Farandole, 1987. - (LF. Roman)



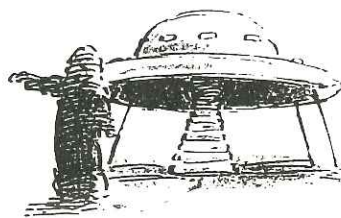
ill. de D. Grant "Tongre"

- Escarpit, R. : Le Secret du Pilfastron. - Bayard, 1990. - (Je Bouquine)
 Frémion, Y. : Tongre. - Gallimard, 1986. - (Folio junior)
 Grenier, C. : Le Satellite venu d'ailleurs. - Milan, rééd. 1991. - (Zanzibar)
 Grousset, A. : La Citadelle du vertige. - Hachette, 1991. - (Le Livre de poche jeunesse)
 Kurtz, K. : Les Chats de Lehr. - Hachette, 1991. - (Bibliothèque verte. Aventure fantastique)
 Leloup, R. : Le Pic des ténèbres. - Duculot, 1989. - (Travelling)
 Léourier, C. : Les Ailes de l'été. - Hachette, 1990. - (Le Livre de poche jeunesse)
 Martinigol, D. : L'Or bleu. - Hachette, 1989. - (Le Livre de poche jeunesse)
 Massé, J. : Contre le temps. - Paulines, 1987. - (Jeunesse pop)
 Massé, J. : Le Passé en péril. - Paulines, 1990. - (Jeunesse pop. SF)
 Moncomble, G. : Les Enfants de Méga. - Milan, 1988. - (Zanzibar)
 T.1 L'Heure du rat / T.2 Les Yeux d'Oo
 Pelletier, F. : Le Rendez-vous du désert. - Paulines, 1987. - (Jeunesse pop. SF)
 Pelletier, F. : Le Crime de l'Enchanteresse. - Paulines, 1989. - (Jeunesse pop. SF)
 Pelot, P. : Le Pays des rivières sans nom. - Milan, rééd. - (Zanzibar)
 Sermine, D. : Argus: Mission Mille. - Paulines, 1988. - (Jeunesse pop. SF)
 Montpetit, C. : Temps perdu ; Temps mort. - Paulines, 1984-1988. - (Jeunesse pop. SF)

La SF dans les livres pour enfants (4)

Pour bons lecteurs :

- Bond, N. : Contre vents et marées. - Flammarion, 1988. - 2 vol.- (Castor poche)
 Coupry, F. : Le Fils du concierge de l'opéra. - Gallimard, 1992. - (Page blanche)
 Cormier, R. : Eclipse. - L'Ecole des loisirs, 1990. - (Médium poche)
 "Epées et dragons". - Albin Michel, 1987-1990. - rééditions de 6 cycles classiques entre SF et Heroic fantasy, sans doute dûes à l'essor du jeu de rôle en France, 23 titres de Brackett, Burroughs, Carter, Kirk, McCaffrey, et Moorcock
 Joubert, J. : Les Enfants de Noé. - L'Ecole des loisirs, 1988. - (Médium poche)
 Klein, G. : Le Gambit des étoiles. - Hachette, 1989. - (Le Livre de poche jeunesse)
 Reynaud, F. : Une Fin du monde comme une autre. - Hachette, 1991. - (Le Livre de poche jeunesse)
 Sleator, W. : Singularité. - Flammarion, 1989. - (Castor poche)
 Vinge, J.D. : Psion. - L'Ecole des loisirs, 1987. - (Médium poche)



ill. de S. Varley "Le Long manteau bleu"

BANDES DESSINEES

(les séries sont indiquées en italiques)

- Aria / Weyland.* - Lombard. - 14 titres (les 6 premiers sont les meilleurs)
Les Biômes / Lamquet. - Dupuis. - (Quasar ; 2) (Quasar 1 n'existe pas)
Bob et Bobette / Vandersteen puis Geerts. - Erasme puis Standaart. - plus de 200 titres !
Buzz et Bell / Aragonès. - Dupuis. - 2 titres
Les Cités obscures / Schuiten, Peeters. - Casterman
Cristal Majeur / Bati, Giraud. - Dargaud. - 3 volumes
Hans / Rosinski, Duchâteau. - Lombard. - 5 titres (oubliez le 5e !)
Jouet d'enfer / Magda, Lapière. - Dupuis, 1991. - (Repérages. Charly ; 1)
Khéna et le Scrameustache / Gos. - Dupuis. - 22 titres
Le Machin venu de l'espace / Beker. - Dupuis, 1992. - (Louison Cresson ; 3)
Neige / Gine, Convard. - Lombard, Nos 1 à 3. - Glénat No 4 et 5
Le Rayon U / Jacobs. - Les Ed. Blake & Mortimer
Simon du fleuve / Auclair. - Lombard. - 9 titres (plus particulièrement les 6 premiers)
Spirou et Fantasio. - Dupuis. - Principalement les Nos 5, 12, 26, 30 et 32
Thorgal / Rosinski, Van Hamme. - Lombard. - théoriquement, tous les titres, mais surtout les Nos 7, 10, 11, 12, 13 et 15
Les Toyottes / Casterman, Nos 1 à 5. - Lombard, No 6
Tropique des Etoiles / Lamquet. - Hélyode. - 2 titres
Valérian / Christin, Mézières. - Dargaud. - 14 titres
Vol 714 pour Sydney / Hergé. - Casterman. - (Tintin)
Yoko Tsuno / Leloup. - Dupuis. - les Nos 1, 3, 6, 7, 8, 10, 12, 13, 17, 18

(Ch.D.)

Le "FLA 991"

On ne se méfiera jamais assez du jardinage !

Cessons de croire qu'il est innocent de semer des petites graines. Arrêtons de considérer les citadins en salopettes, maniant la binette et la brouette, comme de platoniques amoureux de Dame Nature. Mais venons-en aux faits. Ou aux fèves, puisque c'est de ça qu'il retourne.

Alphonse Frichieux, statisticien obscur du Département de la Complexité Centralisée, avait choisi pour hobby la culture de son jardin. Son temps libre, il l'enchaînait à ses poireaux, pois mange-tout, patates douces ou à frites. Alphonse ne dédaignait pas les greffes, les croisements, les "combinaisons".

Les flageolets, surtout, le captivaient. Frichieux se fascinait pour leurs formes, couleurs et membranes. Or, cette saison-là, Alphonse utilisa un nouveau produit pour ses semis : Un humus, composé de la décomposition des fleurs exotiques, du fleuriste du coin.

La récolte dépassa toutes les espérances. Les flageolets nouveaux étaient abondants, gros et d'un goût exquis. Ce qui dépassa tout entendement, ce fut l'effet digestif de ces fayots.

A la fin de la première dégustation des flageolets nouvelle manière, Alphonse, repu, allumait sa cigarette quand, tout à coup, il lâcha un vent. Quoi de plus naturel en somme ..., si ce n'est que ce pet le propulsa au-dessus de sa chaise. Pendant une dizaine de secondes, grâce à ce vent, il flottait dans les airs.

La surprenante découverte du pouvoir de l'aérophagie, insufflée par ces flageolets-là, le plongea dans la perplexité. Mieux, il se retrouva en lévitation, car il avait eu bon appétit.

Alors, sa vie bascula et avec elle la marche du monde et l'équilibre des Nations. Car Frichieux, très vite,

se rendit compte du formidable poids de sa trouvaille pour alléger l'existence des hommes. Il alla trouver les chercheurs du Grand Laboratoire Etatique Unique (GLEU). D'abord méprisants, puis goguenards, puis incrédules, puis subjugués, puis enthousiastes, les scientifiques mirent rapidement au point un concentré du précieux flageolet, sous forme de comprimé.

La pastille se répandit comme une trainée de poudre.

Appelée officiellement "FLA 991", mais surnommée "le pet-drôle", la pilule permettait à chacun de transformer son organisme en une sorte de moteur à explosions. Plus besoin d'autre carburant pour se déplacer, le "FLA 991", en super, diesel ou en propa-butane, satisfaisait tous les désirs de vitesse.

"Le pet-drôle" supplanta le pétrole. Ce biogaz était peu bruyant, à part les pétarades du démarrage; il ne sentait pas plus mauvais que les anciens gaz d'échappement de la benzine et il ne polluait presque pas l'atmosphère.

On aurait pu croire que la liberté de déplacement avait atteint son apogée, puisque tout le monde pouvait se propulser au gré des vents ...

Mais c'était sans compter avec les plantes exotiques indispensables à l'humus de la culture des flageolets. Ces plantes-là étant rares et ne poussant que dans la Péninsule Testinique, cette région est vite devenue l'enjeu militaire des puissances.

Et voilà pourquoi, à cause du "FLA 991", la guerre n'a cessé de gronder dans la Péninsule ...

Avant que, bientôt peut-être, la planète ne pète ! Drôle ? Hein ...

(M.F.)

Short short story

Journal de voyage *

La roue tirait sur sa laisse métallique, entraînant l'homme derrière elle le long du quai d'astrogare. C'était une roue toute simple, à rayons métalliques et pneu mince, rien à voir avec ces bêtes de race à pedigree qu'on voyait de plus en plus rouler au côté des jolies filles, avec leur couleurs métallisées et leurs pneus à flancs blancs. Ce n'était qu'une bonne vieille roue de gouttière un peu rouillée, et son maître se laissait tirer avec un sourire attendri, indulgent. Un petit garçon cramponné à la main de sa mère questionna d'une voix perçante:

- Dis maman où il va le monsieur avec la roue? Pourquoi elle va si vite?

Embarrassée, la femme ne répondit rien, mais ce n'était pas nécessaire: la roue s'était arrêtée au bord du caniveau spécial, et vidangeait un grand flot d'huile brunâtre.

Je ne vis pas la suite de la scène, car mon vaisseau étapier venait de décoller. Tout allait bien, m'annonça le système de communication d'une voix suave et synthétique. Nous atterririons sur ma planète de destination dans quelques heures. Mais tout n'allait pas bien, et je protestai:

- J'ai commandé un gloupf chaud, et mon compagnon voudrait une biarre - organique, pas de synthèse.

Une volée de parasites et quelques bips erratiques me répondirent. Puis le silence régna. Quelques secondes plus tard, la voix reprit:

- Veuillez m'excuser, madame ou monsieur, mais un incident cybertech - hic! m'a empêché d'enregistrer votre commande. Veuillez répéter.

Je répétais donc:

- Un gloupf chaud et une orga-biarre - s'il vous plaît.

Il n'est pas d'usage de faire preuve de politesse à l'égard des pseudosystèmes, mais j'espérais compenser ainsi le mauvais fonctionnement dudit. Mon espoir s'avéra vain. La moitié du trajet s'écoula sans que nous recevions de consommation.

Lasse de patienter, j'appuyai à nouveau sur le contact, pour revendiquer gloupf et biarre, respectivement chaud et tempéré.

J'eus droit au même enregistrement: "...Votre commande. Veuillez répéter- hic! "

Je répétais. Puis attendis. Ma destination apparaissait sur les écrans du vaisseau, comme une agate blanche et bleue, quand le système crachota et me dit:

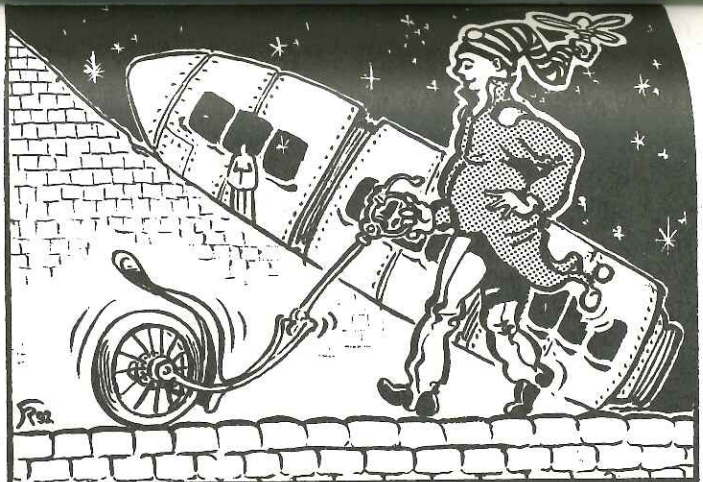
"Veuillez m'excuser, madame ou monsieur, mais - "

L'étapier descendait vers la surface de la planète. Nous nous levâmes et partîmes, et par-dessus mon épaule, je lançai dans le micro:

- Si un auxiliaire est à l'écoute et en état de fonctionner, quand le pseudosystème demandera où

* **Note** : les événements romancés dans cette short short s'inspirent de faits **authentiques**, vécus sur le trajet Bâle-Redu en septembre passé. S'il est vrai qu'il s'agissait d'un voyage motivé par la science-fiction (la Convention francophone de SF), n'en concluez pas pour autant que l'auteur exagère : la fiction s'écarte à peine de la réalité qui l'a inspirée.

Un témoin



sont partis les organiques qui avaient commandé un gloupf et une biarre, dites-lui qu'on est allé faire pisser la roue...

Et nous débarquâmes, sous la pluie. J'avais soif. C'est comme ça, les petites lignes locales. (WP)



Nouvelles du front

Après avoir eu l'avantage de vous entretenir du *borderline*, je vais vous parler d'une autre frontière qui s'étire sur un des flancs de la SF : celle qui la sépare du fantastique. La confusion est à peu près générale dans le public non spécialisé (ajoutez le surréalisme et elle est complète), que cela concerne l'écrit, le film ou l'illustration. Certes, il est facile de sérier les thèmes traditionnels de chacun des deux genres, mais cette délimitation primaire est loin de clore le débat. Fusées contre fantômes, voyages temporels contre vampires ? Peut-être, mais on peut concevoir des engins spatiaux mus par la magie, tandis qu'un auteur peut donner une rationalité scientifique à ses fantômes - relire à ce sujet *Une chaumière pour l'éternité*, nouvelle de pure SF de Bob Show présentée dans ma rubrique du numéro 4. Et en ce qui concerne les loups-garoux, *Plus noir que vous ne pensez*, de Jack Williamson, roman dans lequel la lycanthropie est définie comme une mutation. Il y a quelques années, devant présenter quelques bouquins dans le cadre d'une exposition réalisée à Genève par le groupe Nectar (composé entre autres de Roger Gaillard et d'autres membres de l'AMDA), j'avais écrit, à propos de *La maison des damnés*, de Richard Matheson: "C'est marrant, les étiquettes : si les fantômes de cette très horifiante histoire ne sont QUE des fantômes, nous sommes dans le domaine du fantastique. S'il s'agit au contraire de forces électro-magnétiques, cet ouvrage appartient à la SF, bien pure et bien rationnelle. Vous allez rire: à la fin de l'histoire, on apprend que ce sont a) des fantômes, b)

constitués de vibrations électro-magnétiques. Comme on vous le dit."

Peu de nouvelles seraient plus à même d'illustrer mon propos que celles que William Hope Hodgson a réunies dans un prodigieux recueil, *Carnacki et les fantômes*. Thomas Carnacki est un personnage fort étonnant. Contemporain de son créateur, ce Sherlock Holmes du surnaturel vit à Londres au début de ce siècle. Il a un cercle d'amis (dont un certain Hodgson, narrateur), qui périodiquement perdent tout contact avec lui ; ils savent alors que notre homme est sur une affaire, tout occupé à traquer l'entité surnaturelle et généralement maléfique. Puis ils reçoivent une invitation à un *dinner* préparé par leur hôte, cuisinier apparemment talentueux malgré sa citoyenneté. A l'heure où l'on passe de la table aux fauteuils du salon, il commence - ce rituel est immuable - à raconter sa dernière enquête. Laquelle, invariablement, renferme un potentiel d'horreur, une densité d'effroi, dont je ne vous dis que ça...

La chambre qui sifflait est une pièce d'un château irlandais qui, la nuit venue, émet un sifflement puissant et obscène, sans qu'il soit possible d'en détecter la source. Appelé sur les lieux, Carnacki recueille d'abord des indices contradictoires qui le font penser alternativement à une manifestation surnaturelle authentique et à une supercherie. Mais les événements auxquels il va assister finiront par le convaincre qu'il est en présence d'une entité qui n'a rien d'humain - et qui va se révéler particulièrement hostile et monstrueuse. Ce n'est qu'après l'affrontement final qu'il comprendra, s'étant plongé dans l'histoire du lieu, quelles horreurs y furent commises pour qu'une aussi sombre malédiction s'y attache.

Le mystère de la maison hantée est une histoire géniale en ceci que surnaturel et supercherie s'y côtoient. La maison louée par Carnacki et sa mère est soudain remplie de manifestations étranges. Il se met donc en chasse dans sa propre demeure, et va finir par confondre l'homme qui, à l'aide d'une savante mise en scène, tentait de faire fuir des occupants dont la présence était gênante. Grincements et claquements de portes, odeur infecte, traces de pas monstrueuses étaient donc bidon. Oui, mais au cours de leurs nuits de veille, notre enquêteur et ceux qui l'entourent peuvent constater la présence d'*autre chose*. Second coup de génie, la manifestation perçue par Carnacki n'est pas celle dont témoignent tous les autres : elles évoluent apparemment

NOUVELLES DU FRONT (2)

à deux niveaux différents d'existence. Relevons que, suprême adresse, Carnacki n'explique pas tout, soulignant qu'il est encore de nombreuses choses qu'il ignore au royaume sombre du surnaturel...

Le verrat n'est pas un récit rural, mais une autre enquête qui nous met en présence d'un malheureux quidam, lequel, lorsqu'il est sur le point de s'endormir, perçoit les cris lointains de porcs en furie. Carnacki va entreprendre des investigations si risquées qu'il passera bien près d'y perdre son âme ! Dans cette nouvelle plus que toutes les autres de ce recueil, il fait un étalage très précis de la technologie dont il use contre les monstruosité du dehors. Cette application de la science la plus avancée de l'époque en relation avec un terrifiant savoir traditionnel est fascinante : ainsi, sa description du fonctionnement du pentacle électrique qu'il s'est construit est un exemple de rigueur (à ce sujet, voir mon édito...) et d'intelligence à faire pâlir des générations de *ghostbusters*. Et surtout, Hodgson nous en apprend beaucoup, dans ce dernier texte, sur la nature même des entités qu'il affronte, en exposant des théories qui relèvent de la science et nullement de la magie.

Il y aurait beaucoup à dire sur la cohérence et la subtilité avec laquelle ce maître de l'horreur a construit son recueil. Mais, revenant au propos de mon introduction, j'ai une tendance assez nette à penser que, même si les éditions Le Masque ont publié cette perle dans leur collection "Fantastique", l'approche rationnelle des phénomènes décrits en font une oeuvre de science-fiction. J'aimerais bien avoir l'avis d'un Pierre Versins à ce sujet - et le vôtre aussi, bien sûr. Alors, bonne lecture.

Et faites de beaux rêves. (GP)

A découvrir à Genève

BOUQUINERIE LA GROTTÉ AUX FEES

Livres d'occasion en tous genres

SCIENCE-FICTION

Polars, BD, de COLLECTION
Cinéma, Arts, Voyages, Scoutisme
et autres thèmes

Paul GUGGER et Yvonne BERNEY
Rue des Grottes 13 - 1201 Genève
Tél. 022/733.49.14

Ouvert de 14h15 à 19h00,
lundi, mardi, jeudi & vendredi

Mercredi & samedi,
Marché aux Puces de Plainpalais

En couverture

René Décorvet

C'est la Maison d'Ailleurs, dans le cadre de l'exposition *La Suisse et l'espace*, qui a fait découvrir au public l'oeuvre de René Décorvet. Avant cette première apparition, les visions cosmiques de ce géologue né en 1963 et domicilié à la Tour-de-Peilz étaient restées enfouies dans ses armoires. A tort. Même si René Décorvet est de la race des vrais amateurs - ceux qui ne s'adonnent à la création artistique que pour le plaisir de voyager à la pointe du pinceau - son travail vaut celui d'un professionnel. En lui cohabitent le scientifique soucieux du détail, le poète tenté par l'appel des étoiles et l'humoriste qui sait rompre le sérieux de son sujet d'un clin d'oeil facétieux. René Décorvet peint en priorité l'espace et les essors astronautiques, dans la ligne du *Space Art* ou d'un Chris Foss. Ce qui lui permet aussi de rêver et de donner vie et couleurs à de beaux paysages extra-terrestres. (FR)